République Algérienne Démocratique et Populaire
MINISTERE DE L'ENSIGENEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Université Kasdi Merbah – Ouargla
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Département des Langues Etrangères

N°d'ordre :
N° de série :

ECOLE DOCTORALE ALGERO-FRANÇAISE DE FRANÇAIS

Antenne de l'Université Kasdi Merbah-Ouargla

Mémoire

pour l'obtention du diplôme de

MAGISTER
*Spécialité : **français***
*Option : **Sciences des textes littéraires***

Présenté et soutenu publiquement par

Kaltoum BENAMEUR

Titre

Pour une étude du rapport colonisé/colon dans Le Maboul de Jean Pélégri

Soutenu publiquement le : 24/11/2011
Devant le jury composé de :

Pr. Foudil DAHOU	Université de Ouargla	Président
Pr. Agnès SPIQUEL	Université de Valenciennes	Rapporteur
Pr. Abdelouahab DAKHIA	Université de Biskra	Examinateur
Pr. Salah KHENNOUR	Université de Ouargla	Examinateur

Année universitaire : 20010-2011

DEDICACE

A mes Parents

A mes frères et sœurs

A mon mari

A mes formateurs

A toutes mes amies

A tous mes collègues

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier chaleureusement ma directrice de recherche Madame le Professeur Agnès SPIQUEL, chargé de la formation à l'Université de Valenciennes, pour avoir accepté de diriger ce travail.
Ses orientations, ses remarques, et ses conseils irremplaçables, m'ont permis de préparer et rédiger ce mémoire dans des conditions favorables. Je la remercie également pour sa patience profonde et sa politesse incomparable.

Egalement, je remercie profondément mon enseignant le Professeur Foudil DAHOU pour ses encouragements incessants, son affabilité continuelle et son soutien moral.

Pareillement, je remercie vivement toutes les personnes qui ont contribué à ma formation tout au long de mes études universitaires notamment :
Mes enseignants en post-graduation : Madame le professeur Agnès Tirard, le professeur Khadraoui, le docteur Kadik, le docteur Dakhia, le docteur Raissi et Madame Doghmane.
Mes enseignants de la graduation : le docteur Khanour, Monsieur Yahia Cherif, Madame Mesghouni, Monsieur Fetita, Monsieur Hamlaoui, Madame Akchiche, Mademoiselle Medaken Hadjer, Madame Bendjdiea, Madame Natour,

Tous mes amis et collègues avec lesquels j'ai passé ces bons moments d'études, surtout mes amies intimes : Aicha Khedrane, Soumia Neciri, Aicha OHB, Amel Chebbi, Rekiya Bali et Meriem Benrahal. Je garderai un souvenir perpétuel des échanges fructueux que nous avons eus ensemble.

Que tous et toutes trouvent ici l'expression de mon respect le plus profond.

TABLE DES MATIERES

Introduction..... 07

CHAPITRE I

DU CONTEXTE À L'UNIVERS MÉTISSÉ

I.1 Le contexte sociopolitique du *Maboul* de Jean Pélégri..... 17

I.1.1 *Un contexte de violence*..... 20
I.1.2 *Un contexte d'interaction entre le colonisé et le colon*..... 23

I.2 La société des colons et des colonisés..... 25

I.2.1 *La solidarité entre le colonisé et sa terre*..... 28
I.2.2 *Le contact entre les Européens et Arabes*..... 33
I.2.3 *Le fossé entre les Européens et les Indigènes*..... 37

I.3 La position de Pélégri de colonialisme..... 38

I.3.1 *La notion de métis*..... 41
I.3.2 *La notion de métissage*..... 42
I.3.3 *L'univers métissé*..... 44

CHAPITRE II

DU TITRE AU RAPPORT ENTRE LES PERSONNAGES

II.1 Le titre : élément indiciel du personnage..... 48

II.1.1 *Signification du titre Le Maboul*..... 49
II.1.2 *Le lien entre le titre et l'histoire du roman*..... 51

II.2 Présentation des personnages principaux du roman..... 53

II.2.1 *Le portrait du colon chez Pélégri*..... 64
II.2.2 *Le portrait de l'indigène chez Pélégri*..... 66

II.3 La coexistence du colonisé et du colon chez Pélégri..... 70

II.3.1 *Rapport de violence*..... 71
II.3.2 *Rapport de partage*..... 76

II.4 Les perspectives idéologiques du roman…… 79

II.4.1 *Témoignage historique*…….. 80
II.4.2 *La valeur de la coexistence des personnes*…… 83
II.4.3 *Expérience de l'Autre et l'image de Soi en Algérie*……... 85

Conclusion…… 87

Références bibliographiques…… 92

Annexes…… 98

1. *Eléments photographiques de : Jean Pélégri, de son œuvre Le Maboul*……. 99

2. *Eléments photographiques concernant la situation sociale des colonisés*…….. 101

3. *Jugements sur Pélégri concernent Le Maboul*…… 106

4. *Une interview avec l'écrivain Jean Pélégri*…… 109

RESUME

Le thème de notre travail de recherche a comme titre : « *Pour une étude du rapport colonisé- colon dans Le Maboul de Jean Pélégri* ».

Dans ce mémoire, nous avons tenté d'interroger l'image qu'a attribuée Pélégri à la société des colons et des colonisés, plus précisément du rapport entre le colonisé et le colon. Notre écrivain met en scène son personnage Slimane, le « maboul », cet ouvrier arabe, qui a tué son patron français M'sieur André sans aucune raison apparente.

Pour comprendre les enjeux de ce roman, il a été plus qu'indispensable de revenir sur son contextualisation et l'historisation particulière qui nous a amené à interpeller le contexte sociopolitique de la colonisation, ce contexte qu'ont vécu deux peuples tout à fait différents avec ses bouleversements et son instabilité. Ce coexistence des êtres a créé une sorte de métissage traduit sous ses deux formes celui de la violence et celui de partage. De ce fait nous avons essayé de mettre en lumière une situation très particulière dans une période spécifique en répondant aux questions majeures suivantes :

Comment Jean Pélégri a retracé le rapport colonisé/ colon dans son œuvre Le Maboul *? Quelle image est accordée à chaque élément de ce rapport ? Et peut-on parler d'une coexistence du rapport négatif et positif entre le colonisé et le colon dans une période de guerre ?*

Pour mener à terme notre étude nous avons eu recours à diverses disciplines qui nous facilitent la manipulation des concepts empruntés pour donner une lecture du notre roman. L'originalité de cette étude consistera à faire converger différents procédés d'analyse par différents matériaux (historique, thématique et imagologique) vers une analyse partielle du roman autour de la thématique de l'interaction entre la société coloniale et la société colonisée avec ses représentants.

Enfin, Dans cette œuvre où le réel et le fictif coexistent pour réaliser un remède de la rupture autrement dit il est l'endroit d'un essai de rapprochement entre les individus et les langages. Il examine l'influence des cultures française et algérienne et les empreintes que l'autre a laissées dans le moi. Après l'étude de l'œuvre, nous sommes arrivées à déceler une forme de partage qui s'était effectuée entre les deux acteurs du fait colonial

ملخص

يتناول هذا البحث موضوع تحت عنوان من اجل دراسة لعلاقة مستعمر / معمر في قصة المهبول لجون بليقري. في إطار هذه المذكرة حاولنا إثارة الجدل حول الصورة التي أعطاها جون بليقري عن مجتمع المستعمرين والمعمرين وبالضبط فيما يخص الروابط بين كل منهم.

وقد ابرز الكاتب شخصية سليمان الملقب بالمجنون، ذلك الفلاح العربي الذي قتل سيده الفرنسي أندري بدون أي سبب ظاهر. ومن اجل إظهار خبايا هذه الراوية ارتأينا أن ندرس الرواية في إطارها التاريخي فقمنا بالتذكير بالوضع السوسيوسياسي للاستعمار الذي عرفته الجزائر آنذاك والذي ميزه تغير جدري وعدم استقرار. وفي ظل هذا الوضع حدث هناك امتزاج لشعبين مختلفين، هذا الامتزاج الذي اتصف بالعنف تارة والالتقاء تارة أخرى، لذا أردنا تسليط الضوء على حالة خاصة جدا في فترة خاصة محاولة منا الإجابة على التساؤلات التالية :

كيف ابرز جون بليقري علاقة مستعمر/ معمر في روايته المهبول؟ وماهي الصورة التي أعطاها لكل من عنصري هذا الرابط ؟ وهل نستطيع أن نتكلم أصلا عن وجود رابط سلبي و ايجابي في نفس الوقت بين المستعمر والمعمر في مرحلة حرب ؟

ومن اجل تقديم دراسة في المستوى، قمنا باستعمال وسائل تحليل عديدة: تاريخية، موضوعية وصورية للوصول إلى تحليل جزئي للرواية والذي يدور حول موضوع تفاعل مجتمع المستعمر والمجتمع المعمر وما يمثلهما.

وفي الأخير نجد في هذه الرواية تزاوج كل من الواقع والخيال مع اجل تحقيق مخفف للقطيعة الحاصلة بين الشعبين. أي أنها تمثل مجال لاقتراب الأفراد واللغات وكذا تفحصنا تأثر الثقافتين الفرنسية والجزائرية والبصمات التي تركها الغير في الأنا. وبعد دراستنا لهذه الرواية توصلنا إلى وجود نوع من التبادل بين ممثلي الواقعة الاستعمارية.

SUMMARY

The theme of our research is titled "For a study of colonial-settler report in *The Maboul* de Jean Pelegri.

In this paper, we tried to question the image's Pélégri attributed to the society of colonists and colonized, specifically the relationship between the colonized and the colonizers. Our writer portrays his character Slimane, the "lunatic", the Arab worker, who killed his boss mister Andre French for no apparent reason. To understand the significance of this novel, it was more indispensable to reconsider its contextualization and archiving particular that led us to question the sociopolitical context of colonization, this context that two peoples lived quite different with its upheavals and instability. The coexistence of people has created a kind of crossbreeding resulted in the two forms of violence and of sharing. Therefore we have tried to highlight a very specific situation in a specific period in meeting the following major issues: How Jean Pelegri report traced the colonial / settler in his work *The Maboul*? What image is given to each element of this report? And can we talk about coexistence of positive and negative relationship between the colonized and the colonizers at a time of war?

To complete our study we used a variety of disciplines that we facilitate the manipulation of concepts borrowed to give a reading of this novel. The originality of this study is to converge different methods of analysis by different materials (historical, thematic and imagological) to a partial analysis of the novel around the theme of the interaction between the colonial and the colonized society with its representatives.

Finally, in this work where reality and fiction coexist to achieve a cure of the breach in other words it is the location of a trial reconciliation between people and languages. It examines the influence of French and Algerian cultures and impressions that the other has left in me. After studying the work, we came to discover a form of sharing that had occurred between the two players colonialism.

INTRODUCTION

Le travail que nous présentons, dans le cadre de notre mémoire de magister, est intitulé : « Pour une étude du rapport colonisé/colon dans *le Maboul* de Jean Pélégri ».

Jean Pélégri, écrivain pied-noir est né le 20 juin 1920, d'un père colon et d'une mère fille d'officier, dans une ferme entre L'Arba et Sidi Moussa, appelée Haouche el Kateb (la ferme de l'écrivain). Á seize ans, la ruine de son père le contraint à vivre à Alger. Il entame des études de médecine qu'il abandonne puis s'engage dans des études de philosophie. Engagé volontaire en novembre 1942, il participe à la campagne de Corse, de France et d'Allemagne. Démobilisé en 1945, il termine sa licence de philosophie et se tourne vers les lettres. Il enseigne d'abord dans le pays minier de Hénin-Liétard (il rédige son premier roman, *L'Embarquement du lundi*), puis au lycée d'Ajaccio (de 1951 à 1953) et au lycée d'Alger (1953 à 1956). En 1956, il demande sa mutation en Franceoù il a vécu jusqu'à sa mort en 2003.

Si on veut déterminer l'appartenance communautaire et littéraire de Jean Pélégri, on peut dire de prime abord qu'il appartient à la communauté des pieds-noirs qui a des propriétés culturelles la différenciant des deux autres communautés, celle des Français et celle des Arabes. Jean GUISNEL a défini le pied-noir comme suit :

> « *Le pied-noir est une figure complexe, focalisant des sentiments très divers comme l'indifférence, le ressentiment, le racisme ou bien encore l'envie. Si la communauté pied-noir ne peut en rien être envisagée selon les termes de l'uniformité, le large écart culturel qui*

> *la distingue des métropolitains gomme les différences qui la définissent.* [1]»

De plus, cet écrivain qui a vécu dans un hiatus de l'Histoire a fait de sa condition paradoxale le moteur d'un produit littéraire fait d'amour et de raisonnement à la fois. Il appartient donc à une génération qui a vécu avec passion mais non sans difficulté le passage de la période coloniale à celle de l'indépendance. Il est compté parmi les écrivains algériens d'expression française car il est né et a vécu en Algérie, ce pays qui est pour lui une source d'inspiration et un lieu d'évolution de son âme d'écriture. En octobre 1960 Mouloud FERAOUN répondant à une enquête littéraire d'André MARISSEL pour *Les Nouvelles littéraires* donnait sa définition de l'écrivain algérien :

> « *Quand il est question d'écrivains algériens, il s'agit évidemment d'auteurs nés en Algérie, d'origine européenne ou autochtone, auxquels il faudrait ajouter ceux qui, ayant vécu ou vivant en Algérie, ont découvert ou découvrent ici leurs sources d'inspiration. Les uns et les autres sont Algériens dans la mesure où ils se sentent eux-mêmes Algériens, et où leur œuvre concerne l'Algérie. S'ils ne se sont rassemblés autour d'aucun manifeste, il est indispensable, je crois, que quelque chose les réunisse : la même fidélité à la terre et aux hommes, le même esprit, les mêmes goûts, une certaine complicité peut-être… En tout cas, l'expression 'écrivains algériens' ne comporte à mon sens nulle ambiguïté* [2]».

Il est l'un des intellectuels pieds-noirs qui ont vécu toute leur enfance en Algérie avec les indigènes et qui incarnent l'âme nationaliste. Pélégri exprime sa

---

[1] - Jean GUISNEL, *Les Généraux, enquête sur le pouvoir militaire en France*, Ed. La Découverte, Paris, 1990, p. 246, in http://www.numilog.com/package/extraits_pdf/e2453.pdf-

[2] - Mouloud Feraoun (1960), cité in Communication prononcée à Tipasa lors du colloque international « *A. Camus et Les Lettres algériennes. L'espace de l'inter-discours* », Janvier 2003 (aux éd. du Tell, Blida, coord. A. Bererhi), in http://christianeachour.net/data/albert%20camus/A%20193.doc

reconnaissance à la terre algérienne qui l'a vu naître et qui l'a formé en tant qu'être et écrivain, en écrivant joliment :

> «*C'était elle [Algérie] qui m'avait formé. Je me sentais à l'aise en France, mais la France ne m'inspirait pas. J'avais le sentiment d'y mener une vie agréable. Une vie qui ne me passionnait pas. Et qui me paraissait parfois superficielle et de peu de consistance.*[3] ».

Á cet égard, Pélégri annonce encore dans un article au journal *Le Monde* :

> *« J'espère qu'on comprendra, je ne dis pas tout cela sans gêne, sans douleur. Je le dis pour l'Algérie qui reste mon pays d'origine et de référence. Je le dis pour le peuple algérien qui reste ma pierre de touche et mon recours dans le doute. Je le dis par égoïsme – parce que l'Algérie m'a fait. Comme une mère. Parce que le peuple algérien m'a appris l'essentiel de ce qu'il est nécessaire de savoir dans une vie. Parce que son échec, pour des raisons obscures, me semble aussi le mien. Parce que je ne suis plus moi-même quand elle n'est plus elle-même. Parce que j'en ai besoin comme d'un pain quotidien. Parce qu'elle est écrite en moi à tout jamais et parce qu'il en sera ainsi, comme pour mon père, jusqu'à l'heure de ma mort.*[4] »

Pélégri, à l'encontre des autres pieds-noirs, considère l'Algérie comme sa patrie ; Jean DANIEL a démontré ouvertement cette attitude d'une manière étonnante dans ce passage : *« Moi, je ne pourrais pas dire comme J. Pélégri que*

---

[3] -Jean PELEGRI, cité par Lounès RAMDANI, in Condoléances à Juliette et à son fils Michel, 02/05/2001,p.01, in http://forums.france3.fr/france3/Les-Pieds- NoirsLedocumentaire/soutenu-sujet_405_3.htm

[4] - *Ibid.* p.02

l'Algérie est ma patrie, ce ne serait pas honnête et cela ne correspond pas à mon parcours. [5]*»*

Notre corpus est le roman de Jean Pélégri, « *Le Maboul* » édité chez Gallimard en 1963. Ce chef-d'œuvre est donc paru dans le contexte historique complexe de la colonisation ; sélectionné justement pour son intérêt historique et artistique, il est le troisième roman dans la carrière de notre écrivain. Il est encore digne d'être analysé et pensé, car il permet de mieux comprendre l'un des problèmes de l'Algérie coloniale, celui des rapports quotidiens entre les Européens et les Arabes, et donner une image des relations humaines dans cette période coloniale. Il témoigne également d'une réalité et montre le degré de la conscience de son auteur. Il est donc un témoignage. Ce roman est ainsi présenté par son créateur :

> *« **Le maboul**, qui est la prise de parole d'un Algérien illettré parlant un français maladroit, mais avec une grammaire arabe derrière lui. Il s'agissait d'une expérience particulière de possession. J'avais déjà écrit l'histoire de la terre qui se met à trembler dans **Le maboul**, mais j'ai voulu reprendre ici une des techniques de Faulkner qui est le changement de point de vue selon que ce qui se passe est vu par un personnage ou par un autre. Dans **Le maboul**, cet événement est raconté par l'Algérien, et là, je l'ai fait dire par l'enfant. **Le maboul** m'a piqué la parole, je ne pouvais plus dire un mot. J'écrivais sur les cahiers ce qu'il me dictait. Sur la page de gauche, j'essayais de mettre en bon français son récit. Et au bout de quatre ou cinq lignes, je n'arrivais plus à le suivre, parce que la langue maternelle classique a une sorte d'ordonnance, et pratiquement, tout le paragraphe est caché dans les trois ou quatre premiers mots. Tandis que là, la langue est*

---

[5] - Jean DANIEL, cité par Dominique Le Boucher, *Une enfance pour voir l'Autre : Une enfance algérienne*, Ed. Gallimard, Paris, 1997, p. 06, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

> *cassée, et j'ai découvert en moi des abîmes que j'ignorais. Cela m'a donné une liberté d'écriture formidable.* [6]»

Ce roman raconte l'histoire d'un meurtre commis par un ouvrier arabe qui s'appelle Slimane, qui a tué son patron français, m'sieur André, sans aucune raison apparente. Comme ce personnage Slimane le montre dans le roman :

> « *La même chose pour Slimane… au début, quand les choses commencent, on peut pas penser qu'un jour, bien plus tard, pas loin de 40 ans, Slimane va le tuer… y a pas d'raisons, tu t'dis. C'est vrai et pourtant il va le faire. C'est écrit dedans.*[7] »

Slimane, c'est celui qui narre l'histoire. Il a occupé une situation dans laquelle il ne sait que la manifestation du comportement des personnages de notre roman. Toute analyse ou pénétration, dans les émotions et les pensées de ces personnages de la part de Slimane, se trouve dans ce cas exclue (*focalisation externe)*. De ce fait, quand Slimane nous parle des autres personnages, il est en train de se présenter indirectement ; car, intentionnellement ou non, il est en train de présenter ce qu'il pense à l'égard des autres personnages. C'est pour cette raison que souvent : « *[…] par sa manière d'être, d'agir face à autrui, cette figure romanesque (le personnage) renseigne tout autant sur cet autre que sur lui. Tout comportement est une réponse donnée à l'image projetée par autrui.* [8]»

Ce roman algérien est considéré comme une chronique du quotidien vécu par un indigène exilé qui témoigne comment s'inscrit dans la mémoire de l'Algérie

---

[6] - Jean PELEGRI, cité par Dominique Le Boucher, *Une enfance pour voir l'Autre : Une enfance algérienne*, Ed Gallimard, Paris, 1997, p. 08, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

[7] - Jean PELEGRI, *Le Maboul*, Ed Gallimard, Paris, 1963, p.55. Toutes les citations de ce roman renverront désormais à cette édition et seront simplement suivies du numéro de la page entre parenthèses dans le texte. Les citations étant en italiques, les passages du roman qui sont en italiques sont transcrits ici en caractères ordinaires.

[8] -Roland BOURNEUF, Réal QUELLET, *L'Univers du roman*, Paris, Ed. P.U.F., Coll. ″ littérature modernes″, 1996, p.196

la tragédie d'un passé obscur dont les répercussions sont vécues jusqu'à nos jours. Cette œuvre est l'une de celles qui traduisent les complexités de la société algérienne au début de la guerre, en exposant les relations humaines entre les diverses catégories sociales de cette même terre. Selon la conception du grand écrivain algérien Mohamed Dib :

> *« Une œuvre ne peut avoir de valeur que dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel on appartient, où elle nous introduit dans un monde qui est nôtre avec ses complexités et ses déchirements.*[9] *»*

Par la présentation de différentes scènes de bagarres et de meurtres, Jean Pélégri dénonce toute forme de violence et d'injustice de la part des colonisateurs. Il montre la façon de faire de l'oppression coloniale française et révèle ce qui provoque et alimente le mouvement insurrectionnel nationaliste. Il est compté parmi ceux qui ont le mieux décrit la colonisation en raison de son statut de pied-noir francisé, surtout quand il a relaté les souffrances des colonisés tout au long de son œuvre en essayant par cette description de les comprendre. L'étude de ce roman doit tenir compte du portrait individuel et social des colonisés puis les comparer avec les colonisateurs qui sont à la fois semblables et différents, sans oublier leur coexistence sur une même terre durant l'époque coloniale.

La problématique soulevée par notre corpus induit une détermination littéraire dans un cadre sociopolitique, économique et culturel spécifique : celui de la colonisation en tant que réalité et imagination. Une étude détaillée ne pourrait certes se faire sans une connaissance antérieure de la situation générale de l'époque. En effet, il s'agit d'étudier la question de l'interaction entre les

---

9 -Mohamed DIB, cité par Pr. Foudhil DAHOU, cours magistral, Université de Ouargla, 30/01/06, p.01.

colonisés et les colons installés dans la terre algérienne pendant la période coloniale, envisagée d'un point de vue psychologique et social. L'originalité de cette étude consistera à faire converger différents procédés d'analyse par différents matériaux (historique, thématique et imagologique) vers une analyse partielle du roman autour de la thématique de l'interaction entre la société coloniale et la société colonisée avec ses représentants. Plus précisément, les questions fondamentales qui guideront notre travail sont :

1. La question contextuelle : *quel est le contexte politique et social qui pousse l'auteur à rédiger son roman ? Dans quelle mesure le contexte va se répercuter sur l'histoire du roman ?*

2. La question humaine : *Qui sont les colons ? Qui sont les colonisés ? Quels sont leurs portraits ? Quels sont les types de rapport qui existent entre eux ? Comment s'organisent ces doubles communautés ?*

Jean Pélégri dans son œuvre analyse les rapports quotidiens entre les Arabes et les Européens en s'interrogeant sur l'influence et l'interaction entre la mentalité algérienne et la mentalité française en vue d'atténuer plus au moins le degré de violence et de séparation. De ce fait, ce roman alterne entre les deux thématiques, celle de la violence et celle de la rencontre, en construisant une comparaison entre le colonisé et le colon; cette comparaison valorise une situation très exceptionnelle de rapprochement et de rencontre qui se nourrit d'un imaginaire qui s'articule autour des sentiments, des souhaits et de la vie quotidienne ; cette dernière met en lumière la réalité coloniale et ses abus en définissant bel et bien le portrait du colonisé, d'où résulte la problématique suivante :

Comment Jean Pélégri a retracé le rapport colonisé/ colon dans son œuvre Le Maboul *? Quelle image est accordée à chaque élément de ce rapport ? Et peut-on parler d'une coexistence du rapport négatif et positif entre le colonisé et le colon dans une période de guerre ?*

Pour aborder notre mémoire d'une manière méthodique, nous avons établi un plan qui tente de répondre aux différentes interrogations de notre problématique ainsi qu'aux quelques points particuliers du roman. Ainsi, notre présent travail se divise en deux chapitres. Dans le premier nous avons resitué notre corpus dans son contexte en analysant son univers métissé. Ce chapitre intitulé « *Du contexte à l'univers métissé* » se compose de trois sections. Dans la première, nous abordons le contexte sociopolitique du *Maboul* de Jean Pélégri ; dans la seconde, la société des coloniaux et des bolonisés ; dans la troisième, l'attitude de Pélégri par rapport au colonialisme. Avec la division de ces sections en sous-sections, nous voulons cerner le contexte de l'émergence de l'œuvre qui permet d'étudier notre roman dans sa dimension historique et de nous intéresser à l'univers métissé qui a pu naître à l'époque.

Dans le deuxième chapitre qui s'intitule « *Du titre au rapport entre les personnages* », nous canalisons tous nos moyens vers l'étude du titre comme élément qui aide à la détermination des personnages et à leurs rapports, et qui nous mène à analyser les rapports existant entre le colonisé et le colon dans *Le Maboul* avec tout ce qui concerne ces rapports. Pour cela ce chapitre contient quatre sections. Dans la première, le titre est étudié comme élément indiciel du personnage ; dans la seconde nous présentons les portraits des personnages principaux du roman ; dans la troisième, nous analysons la coexistence du colonisé et du colon chez Pélégri d'où on démontre le rapport de violence et de partage ; dans la quatrième, les perspectives idéologiques du roman qui sont le

témoignage historique, la valeur de la coexistence des personnes et l'expérience de l'Autre et l'image de soi en Algérie.

Pour mieux éclairer l'analyse et l'interprétation du rapport colonisé/colon dans *Le Maboul* et pour bien saisir la valeur esthétique de notre roman, nous avons choisi. d'ajouter à notre travail, sous forme d'annexes, des éléments photographiques : de l'auteur, de son œuvre et de quelques scènes qui montrent la condition sociale du colonisé pendant la période coloniale ainsi qu'une interview avec l'écrivain et des jugements à propos de son roman

Chapitre I

DU CONTEXTE Á L'UNIVERS MÉTISSÉ

I-1-Le contexte sociopolitique du *Maboul* de Jean Pélégri :

Pour comprendre la spécificité d'une œuvre littéraire, il faut la replacer dans son contexte politique et social d'émergence en décryptant le fond historique dans lequel elle s'insère afin de dégager les images de sa société. Situer un texte romanesque, c'est souligner ses vérités historiques et ses enjeux idéologiques. Idée qu'avait déjà exprimée Macherey dans son ouvrage théorique :

> *« L'œuvre est articulée par rapport à la réalité sur le fond de laquelle elle se détache : non pas une réalité "naturelle", donnée empirique, mais cette réalité élaborée dans laquelle (ceux qui écrivent comme ceux qui lisent) vivent qui est leur idéologie.*[10] *».*

Notre roman s'inscrit tout particulièrement dans le contexte sociopolitique de l'Algérie pendant la période de la colonisation, un contexte jalonné d'instabilité et de violence dans lequel un grand nombre d'événements s'était passé depuis le début de la conquête française. Selon les historiens, cette colonisation s'est faite sous le prétexte que le dey d'Alger avait insulté le consul de France par un « *coup d'éventail* » en 1827. Après trois ans et pour « *laver l'insulte* », le gouvernement français, par l'intermédiaire de l'armée coloniale française, a mené une politique caractérisée par le président de la République Algérienne Bouteflika comme « *l'une des formes de colonisation les plus barbares de l'Histoire, une agression injustifiée contre une nation, un État et un peuple*[11].»

---

[10] -P. MACHEREY, *Pour une théorie de la production littéraire*, Ed Maspero, Paris, 1996, p. 197

[11] - Abed elazize BOUTEFLIKA, cité par Ghada HAMROUCHE, *La colonisation est la plus barbare dans l'Histoire*, in http://www.arabesques-editions.com/algerie/affairestrangeres/article041507.html, p.01

Cette conquête française qu'avait connue les pays du Maghreb mais qui n'a pas adopté la même politique dans chacun des territoires où l'Algérie a été « une colonie française de peuplement de 1830 à 1962 », autrement dit une colonie spécifique pour les Français, comme en témoigne Gabriel Audisio : « *l'Algérie est devenu le seul de nos territoires d'outre-mer où l'on ait vraiment réussi à faire de la France.*[12] ». De ce fait, tout un système, fondé à l'époque sur des lois et des règles de ségrégation et de domination, s'applique entre les deux communautés, celle des vainqueurs et celle des vaincus, en présentant une hiérarchie des valeurs culturelles spécifiques puisqu'elle se donne pour but de conquérir le peuple algérien. Cette situation conflictuelle est mise en exergue dans l'ouvrage historique de l'un des grands historiens français, Benjamin Stora : *« Au temps de la conquête, les rapports de domination constituent la règle.*[13] *»*.

Le début des années cinquante voit le jaillissement d'une nouvelle génération d'écrivains maghrébins de langue française. Ces derniers, contrairement à leurs précurseurs, se perçoivent comme tourmentés entre les deux cultures. Deux évènements historiques importants vont marquer ces auteurs : la deuxième guerre mondiale et les massacres en Petite Kabylie et dans le Constantinois ayant suivi les révoltes du 8 mai 1945.

Si on considère l'ensemble de la période coloniale française, malgré les propriétés de chaque époque et de chaque territoire, le principe de la colonisation se traduit par la légitimation de la conquête en appliquant sur ces territoires, des lois extrêmement différentes, quant à la liberté et le droit de vivre en paix des peuples, celles qui perturbent la structure intérieure d'une nation ; autrement dit la situation coloniale est une situation de domination absolue d'une nation sur une autre. Pour expliquer la situation coloniale et donner des informations sur la

---

[12] -Gabriel AUDISIO, cité par Benjamin STORA, in *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1954)*, Ed Rahma, Alger, 1996, p.99

[13] -Benjamin STORA, *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1962)*, Ed Rahma, Alger, 1996, p.17

violence qui caractérise cette situation, notre roman se nourrit nécessairement de ce réel vécu pour dévoiler cette vérité ou cette évidence coloniale. Autrement dit, il témoigne de la revendication identitaire et idéologique dans ce champ littéraire colonial.

Le changement intégral des mentalités que fut la colonisation tient une place capitale, puisqu'une littérature jaillissante n'est pas envisageable en dehors du jaillissement de l'espace culturel dans laquelle elle est produite. En effet, comme le roman colonial de l'époque, notre roman se nourrit de cette réalité en se met ainsi à dénoncer et à contester la situation politique, économique et sociale, résultat de l'occupation et de l'oppression coloniale en se basant sur le lien entre le colonisé et le colon, ces deux acteurs qui se présentent différemment au sein du roman. Il explique aussi les malaises du colonisé au cours de la période de la colonisation. On sent en effet la volonté de mettre en lumière les agressions provoquées par les colonisateurs, de saisir les Algériens, d'exposer les profonds changements sociaux qui ont affligé la société algérienne. Les maltraitances et la destruction des fondements de la cellule familiale ont hâté une forme de déculturation dont les conséquences les plus claires étaient la dévalorisation de l'être algérien, la haine de soi et le complexe du colonisé.

Dans cette optique, on ne refera pas l'histoire pour la juger en faisant appel à la logique universelle adoptée par la société contemporaine au nom de la présentation des inconvénients ou des avantages de cette colonisation qualifiée de triomphante ou barbare. On se place, dans la mesure des connaissances, du point de vue contextuel, on tente non pas de présenter les évènements historiques dans leur ensemble comme le feraient les historiens ou les critiques ; il serait en effet, trop simple d'affirmer que notre corpus était écrit dans une période qui porte certaines valeurs d'où la coexistence de deux peuples tout à fait différents et de montrer la série des paramètres qui ont contribué à créer une sorte de vie

tout au long de cette longue période coloniale d'une part. D'autre part, il est nécessaire également de démontrer comment une œuvre littéraire a participé au processus de la présentation de l'histoire coloniale en restant purement descriptive dans le traitement d'un passé qui a ses propriétés.

Ce passé historique, trop chargé entre deux communautés qui demeurèrent adverses jusqu'à la fin de leur lutte, donne lieu à une interrogation sur le regard que notre écrivain porta sur la coexistence de ces deux communautés en retrouvant et revivant, même à travers une image, une lecture romanesque, quelques bribes de ce passé d'oppression, que l'entourage colonial évoquait à la fois avec tant d'amertume et de souffrance. Donc on cherche également, à travers ce roman, des traces de notre Histoire ou plus précisément des témoignages, une expression écrite sur les rapports colons/colonisés.

I-1-1-Un contexte de violence :

D'un point de vue psychologique, la violence est synonyme d'agressivité à disproportion. Elle a la même étymologie que "violer" c'est-à-dire transgresser les limites. La violence est le fait d'agir sur quelqu'un ou de le forcer, contre son vouloir, en usant la force physique ou psychique. L'usage de la force se fait en frappant ou en angoissant, en infligeant des plaies physiques ou morales. Ce mauvais comportement est un moyen d'avoir quelque chose qui nous manque autrement ou qui exigerait un plus grand débours d'énergie. C'est un moyen de satisfaire à ses besoins en se basant non pas sur la force, mais sur la faiblesse ou la fragilité de l'ennemi suivant la fameuse formule « *La fin justifie les moyens* ».

La violence dans laquelle l'Algérie coloniale est baignée apparaît aux yeux de l'opinion publique comme l'expression d'un traumatisme provoqué par un affrontement de deux civilisations tout à fait différentes. La violence, faut-il le

rappeler, n'est la particularité d'aucune société et d'aucun peuple. Elle est au cœur de toute l'humanité et la question centrale qui se pose est celle des conditions qui la font tonner et s'imposer sur la scène sociale. La violence est destructrice de toute construction sociale, elle naît de l'absence de la loi et de l'absorption du droit. De ce fait, la société algérienne a affronté, durant la colonisation, la carence de tout droit, par l'application de lois insupportables. Cette question de la violence en Algérie a été l'un des sujets les plus complexes de la guerre, conception qu'avait déjà énoncée le gouverneur général Marcel-Edmond Naegelen :

> *« L'emploi de la force, ordonné par la loi et commandé par l'autorité légitime, est légitime en cas de nécessité pour rétablir l'ordre public ou appréhender un délinquant récalcitrant, il est important de n'y recourir que dans la stricte limite de l'indispensable, en s'abstenant de toute violence superflue et de sévices ultérieurs. La violence doit surtout être prohibée d'une manière absolue en tant que méthode d'investigation en matière d'instruction criminelle.*[14] *»*

En d'autres termes, le gouverneur général affirme que la violence est loin d'être une méthode pour résoudre les problèmes sociaux dans une situation coloniale parce qu'elle est considérée comme une atteinte à la dignité humaine et comme une sorte de transgression des valeurs de la société moderne. Subséquemment, les formes prises par la violence marquent des contextes culturels de longue durée. Pour l'appréhender, il faut l'inscrire dans une perspective historique. On l'examinera, ici, sous un angle particulier : celui de la relation entre colonisateurs et colonisés en Algérie, en se limitant à la période de la colonisation. La violence étrennée par la colonisation comporte deux aspects :

---

[14] -Marcel-Edmond NAEGELEN (1949), cité par Jacques Isnard, in "*la violence doit être prohibée d'une manière absolue ...*", in http://www.idh-toulon.net/spis.php?article1939, 05/02/1999, p.01

du côté du colonisateur, elle procède d'un assujettissement militaire, soumise au dogme de l'honneur des armées et aux lois de la guerre, comme en témoignent les écrits d'officiers français ; du côté des colonisés, la réaction a la légitimité des opprimés, qui revendiquent leur droit de vivre libres dans leur pays en conservant ses propriétés culturelles. Dans le même ordre d'idées, Benjamin Stora écrit :

> *« La ville [dans l'Algérie coloniale] devient la scène permanente d'une violence latente, justifiée par l'exploitation sociale conjuguée à l'oppression nationale, et se manifeste de temps en temps en rapides mouvements de conflits ouverts.*[15] *»*

Sur le terrain, la transgression des principes humains engendre des dommages nombreux. Seuls l'indifférence et le climat de violence permettent d'éclairer des pratiques comme l'égorgement, les nez coupés, les massacres collectifs, l'incendie. Avec le récit des meurtres, ce sont ces rites cruels, inscrits dans des traditions rétrogrades, que la presse coloniale a le mieux transmis à l'opinion publique mondiale, tout en masquant les cruautés sans nombre d'une guerre de conquête barbare. C'est là le fait d'un système qui se caractérise par l'absence de gestion ; la vie quotidienne d'un peuple en désarroi oscille donc entre soumission et explosions de violence sans perspectives. Ainsi, ce contexte rongé par l'inquiétude et le désarroi, voit naître une guerre sans raison et sans fin. A ce sujet, Franck affirme :

> « *Une guerre sans cause est une guerre sans message, et la remémoration d'une guerre sans message ne peut se transformer en véritable commémoration. Les survivants peuvent célébrer le fait de n'être point morts pour rien. Mais en honorant la mémoire de leurs camarades tués, ils posent implicitement l'affreuse question, la plus taboue par définition : pourquoi sont-ils morts ? La guerre n'a duré que pour rendre plus vain leur*

---

[15] -Benjamin STORA, *op. cit.* p.13

sacrifice. C'est parce que cette question est au fond insoutenable que cette guerre est incommémorable[16]. »

Le but de notre roman comme toute autre œuvre coloniale est d'expliquer la violence coloniale, d'en rechercher les causes dans les conquêtes, les siècles d'esclavage, le racisme colonial, et aussi dans la propagation de la violence d'un peuple quand ce dernier organise les punitions pour tous ceux qui le contestent, le menacent, le dévalorisent. Sont encore évoqués dans ce roman les stéréotypes, leurs propriétaires, les paramètres psychologiques qui font de l'Autre un ennemi justement parce qu'il est Autre. D'ailleurs le racisme se définit par Memmi en tant que *« valorisation, généralisée et définitive, de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression*[17] *».* Mais il faut souligner aussi que, malgré certaines évidences, la spécificité du système colonial et la difficulté de porter un regard objectif sur la société coloniale, ne permettent pas toujours de cerner les tenants et les aboutissants, de comprendre clairement ce qui se passe. En outre, la ségrégation raciale ne constitue pas alors une caractéristique des liens entre les colons et les colonisés, l'interaction et l'entrelacement entre ces populations étant au contraire relativement courantes.

I-1-2- Un contexte d'interaction entre le colonisé et le colon :

A l'époque, les rapports de forces entre les peuples sont considérés la règle dans la situation coloniale. Ces deux communautés sont en perpétuelle interaction. L'existence de deux populations tout à fait différentes exige une politique qui gère les attitudes de chacune d'elles en conservant leurs intérêts, comme le montre Dubout : *« Il y a deux populations sur cette terre algérienne, elles ne se fondront pas. Une bonne politique doit sans cesse rechercher le*

---

16 - Robert FRANCK, *Les Troubles de la mémoire française*, cité par Jean-Pierre RIOUX (dir.),in *La Guerre d'Algérie et les Français*, Ed Fayard, Paris, 1990, p.607

17 -Albert MEMMI, cité par Christian LAGARDE, in *Identité, langue et nation*, Ed Trabucaire, Paris, 2008, p.149

moyen terme des intérêts de l'une et de l'autre.[18] ». Mais la politique adoptée est loin d'être bonne parce qu'elle est fondée sur la conviction que la force est le seul et le meilleur outil pour assujettir la colonie et les colonisés. La détermination du colonisé joue un rôle dans son entrelacement avec le colonisateur sous l'étendard de cette idéologie colonisatrice. Le colonisé doit en fait savoir comment saisir le colonisateur pour pouvoir l'affronter. De ce fait l'indigène donne son assentiment, troublé, partiel, à sa situation d'indigène. C'est ainsi que l'usage même de la langue du colon peut créer l'interaction culturelle entre les deux. Comme le rapporte Christiane Achour : « *Le colonisé, une fois en possession du langage du colonisateur, s'est emparé d'éléments progressistes de la culture qui s'imposait à lui et qui n'étaient pas proposés par la culture coloniale dominante.*[19] »

Comme tout autre indigène, l'écrivain Albert Memmi voit en substance que le lien entre le colonisateur et le colonisé est ainsi démolisseur et constructeur : il démolit et rétablit les deux coéquipiers de la colonisation, en colonisateur et colonisé : l'un est déformé en autoritaire, en être catégoriel, antinational, fraudeur, inquiet uniquement de ses prérogatives, de leur valorisation, à tout prix ; l'autre en assujetti, détérioré dans sa croissance, composant avec sa défaite. En outre, l'anthropologue Masqueray pose la question centrale suivante :

> « *Comment indigènes et colons pouvaient-ils ressortir de collectivités quasi analogues et ne se différencier que par des traits spécifiques alors que l'essence des groupes sociaux, des*

---

[18] -F. DUBOUT, cité par Jean Claude VATIN, in *L'Algérie politique (Histoire et Société),* Ed Presse de la Fondation Nationale des Sciences politiques, Paris, 2008, p.149

[19] -Christiane CHAULET-ACHOUR, *Abécédaire en devenir : idéologie coloniale et langue française en Algérie,* Ed En.A.P, Alger, 1985, p.42

organisations sociopolitiques devait apparaître comme autre ?[20] »

De ce fait, comment normaliser les relations entre les Européens et les Arabes dans le contexte le plus large de l'Algérie coloniale, un ancrage commun aussi agressif que profond dans la langue, dans la pratique sociale et dans les modes de vie quotidienne ? La problématique de l'interaction entre le colon et le colonisé n'a pas cessé d'être soulevée dans les différents passages de notre roman ; ce lien explique peu ou prou l'ordre colonial établi de la société coloniale qui se base sur la discrimination entre l'être dominé et l'être dominant. Comme l'affirment les deux auteurs Philippe Lucas et Jean-Claude Vatin : «*L'impérialisme colonial est fondé sur le rapport entre un puissant et un faible, qualifié par les besoins de la domination de passifs et actifs, bloqués et évolués, plus tard développés et sous développés.*[21] ». Autrement dit, l'époque coloniale a représenté pour le monde le modèle achevé de la discrimination raciale et culturelle. Comprendre la société algérienne, ses structures, ses résistances, c'était aussi une façon de comprendre le système qui l'a conduite à cette condition difficile pendant cette période.

I-2-La société des colons et des colonisés :

La société se forme de l'ensemble des êtres humains et des rapports entre ces êtres humains qui constituent la trame de la vie sociale, économique et culturelle. Ainsi le petit Robert définit la société comme « *l'ensemble de relations entre des personnes qui ont ou qui mettent quelque chose en commun.*[22] ». Il s'agit en effet des êtres sociables qui cherchent à s'identifier par leur intégration communautaire et se définissent par leur appartenance à un

---

[20] -MASQUERY, cité par Philippe LUCAS et Jean-Claude VATIN, *L'Algérie des anthropologues*, Ed François Maspero, Paris, 1975, p.27

[21] - Philippe LUCAS et Jean-Claude VATIN, *op. Cit.* p.30

[22] - Paul ROBERT,*Le Nouveau Petit Robert*, Ed Dictionnaires le Robert, Paris, (1986-1984), p. 2353.

groupe social partageant les mêmes caractéristiques qui établissent une harmonie comportementale. La société coloniale et la société colonisée, ce sont deux sociétés à la fois différentes et complémentaires, car elles s'organisent sur des fondements différents, l'une jugée primitive et l'autre moderne. Mais en fin de compte ces jugements de valeurs ne peuvent quand même exclure une sagacité de vision en ce qui concerne certaines habitudes propres à chacune d'elles.

La société colonisée est une société qui subit les mornes conditions de cette vie. Cette société n'a plus la capacité de solutionner ses rivalités, car elle ne se libère pas de ses malaises. Idée qu'affirme Albert Memmi :

> *« La société colonisée est une société malsaine où la dynamique interne n'arrive plus à déboucher en structures nouvelles. Son visage durci depuis des siècles n'est plus qu'un masque, sous lequel elle étouffe et agonise lentement. Une telle société ne peut résorber ses conflits [...], car elle ne se laisse pas transformer.*[23] *»*

La société algérienne en tant que société colonisée atteint un point de déséquilibre au niveau tous les domaines provoquant une certaine instabilité. Maintenue par un système oppressif, on ne lui donne aucun droit, pas même celui de vivre, et sa condition empire chaque jour. Les transformations constatées et vécues lors de la colonisation, dans le mode de vie de la population, d'ordre socio-économique et politique, ont des répercussions sur l'identité et l'union de la société colonisée. En fait, cette société algérienne opère des réactions face à la colonisation et ses capacités destructrices par le biais de la révolte des indigènes colonisés qui cherchent à réaliser une amélioration sociale.

---

[23] -Albert MAMMI, *Il y a cinquante ans, le « portrait de colonisé »,*In article de la rubrique *histoire et colonies,*Inhttp://www.Idh-toulon.net/spip-php? Article1754.

La société coloniale est une société en possession des pleins droits et pouvoirs, autrement dit elle acquiert vite richesses, privilèges et mépris pour les indigènes. Comme la définit MANCERON et REMAOUN : **«** *La société coloniale était fondée sur une extraordinaire fragmentation et hiérarchisation culturelle, et reposait sur une cascade de mépris.*[24] *»***.** La société coloniale ne peut assimiler les indigènes sans se démolir ; il faudra donc qu'ils retrouvent leur unité contre elle. Ces êtres exclus revendiquent leur exclusion sous l'étendard de personnalité nationale : c'est l'impérialisme colonial qui crée le patriotisme des colonisés. Cette société est constituée d'ordres, puisque les hommes restent inégaux en droit, et ont un destin assez déterminé par leur dépendance à une communauté. Idée développée par Maurice THOREZ :

> *« La distinction entre les Arabes et tous les autres était le clivage fondamental de la société coloniale, même si, subjectivement, certains "petits Blancs" européens, farouchement hostiles aux grands propriétaires à la Borgeaud ou à la Blanchette, pouvaient se croire anticolonialistes en étant simplement opposés aux gros colons*[25]*. »*

Au sein de la société coloniale, les indigènes deviennent presque des étrangers. L'entourage est transformé ; les noms des villes, des villages et des rues marquent bel et bien la suprématie des français ; les nouveaux édifices sont construits sur le modèle architectural occidental. Comme le bien dit Valérie Esclangon-Morin :

> « *La société coloniale se suffit alors à elle-même. L'indigène y est presque devenu un étranger. Le passage lui-même vient conforter cette impression ; on débaptise le nom des villes et des villages, le nom des rues pour leur donner des noms français ; les quartiers neufs*

---

[24] -Gilles MANCERON et Hassan REMAOUN, *D'une rive à l'autre-la guerre d'Algérie de la mémoire à l'histoire*, Ed Syros, Paris, 1993, p 15

[25] -Maurice THOREZ (1939), cité par Gilles MANCERON et Hassan REMAOUN, in *D'une rive à l'autre-la guerre d'Algérie de la mémoire à l'histoire*, Ed Syros, Paris, 1993, p 16

des grandes villes sont construits sur le modèle occidental, face à la vieille ville arabe ; pour bien marquer la prééminence d'une religion sur l'autre, on construit des églises et des cathédrales ostentatoires, parfois même dans l'anciennes mosquées.[26] »

Les deux sociétés se négligent et ne font aucun effort pour se connaître et s'apprécier. Pour les colonisateurs, les Indigènes sont rétrogrades ; pour les autochtones, les Européens sont des étrangers et des occupants. Le dialogue est difficile ; il n'y a pratiquement pas d'échanges positifs. Selon la conception d'Y. Turin :

« L'ignorance est…entière, d'un côté comme de l'autre. Elle anime une forme de relations parfaitement closes et confine même, pour la grande majorité des nouveaux venus, à l'indifférence, son ultime degré. Se pourrait-il, en effet, qu'il y eût quelque chose à connaître chez ces populations barbares ? Quoi donc en elles mérite attention ? Les deux sociétés s'ignorent et ne font aucun effort. [27]»

Malgré la décadence *civilisationnnelle*, dans la société des colons et des colonisés, les principes humains persistent. La dignité humaine, les valeurs universelles et le respect de l'autre sont souvent présents entre les différents êtres regroupés dans une même terre, partageant des valeurs qui constituent leurs identités.

I-2-1-La solidarité entre le colonisè et sa terre :

La « Terre », au sens large où nous prenons le terme, est *l'espace maternel,* celui des racines. Cet espace maternel peut se retrouver dans le cadre

---

[26] -VALERIE Esclangon-Morin, » Les Français d'Algérie ou la constitution d'une communauté française à partir d'une doublee migration » colloque Pour une histoire criyique et citoyenne. Le cas de l'histoire franco-algérienne, 20-22 juin 2006, Lyon, ENS LSH, 2007 http://ens-web3.ens-lsh.fr/colloque/france-algérie/communication.php3?id_article=234

[27] -TURIN.Y, cité par BOUMRANE Chikh et DJIDJELLI Mohamed, in *L'Algérie coloniale par les textes (1830-1962)*, Ed Hammouda, Alger, 2003, p.323

de la campagne, comme c'est le cas dans *Le Maboul*. Il participe à la construction de la personnalité de celui qui y habite.

La terre est donc l'univers qui influence ses êtres et représente l'image de la mère en véhiculant toujours le sentiment d'une unité plus ou moins refermée sur elle-même ; c'est à travers la mère qu'on va être au monde, et rien ne peut remplacer la mère, idée qu'avait déjà exprimée le grand écrivain Albert Memmi : *« Comme une mère, une ville natale ne se remplace pas.*[28] *»*

La mère et la terre sont les responsables de la vieille loi ; mais aussi celles de l'éternelle renaissance qu'elles symbolisent. Le temps du mythe est celui d'une ritournelle des mêmes rituels, dont la raison d'être est de protéger la tribu, la communauté, même s'il faut sacrifier l'individu. Par « Terre », nous entendons donc ce qui est enraciné, tout le monde traditionnel, celui de l'ancienne loi dont la mère est la gardienne.

La « Terre » est aussi l'espace maternel, espace-temps qui précède celui des cultures, et même celui des religions ; elle a une place d'importance réelle préexistante à toutes les lois et le fondement même de notre vie, de toute vie digne d'être aimer. Selon la mythologie personnelle de grand chanteur de chaabi algérien YahiatèneAkli :

> *« Lieu est l'amour, l'amour de soi, l'amour de la terre, l'amour du bonheur qui entoure. Son langage n'est pas de revendication, mais d'instance. Il est, comme le figuier : arbre. Il est, comme le grenadier : vie. Il est, comme le hérisson : meurtre. Akli est l'être du plus ancien passé et du plus proche avenir. Il est l'être par excellence*[29]*. »*

---

28 - Albert MEMMI, *La Statue de Sel,* EdCorréa, Paris, 1953, p.110

29 - Akli, cité parCharles BONN, in « *La Littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et discours d'idées »,* Thèse de doctorat de 3° cycle, sous la direction de Robert Escarpit, Université de Bordeaux 3, 1972,éditée à Sherbrooke (Canada), Naaman, 1974, 251 p.

Le temps de la colonisation amène avec lui l'assertion de la discontinuité, de la séparation, et l'impression non discernée jusque-là de se retrouver dans un univers clos, celle de la colonie. Mais sans le colonisé, la colonie n'a plus aucun sens : l'existence de sa victime est nécessaire au colonialiste, elle légitime même la colonisation comme *œuvre* à poursuivre éternellement.

La terre est le point fixe, le noyau de l'être pour la construction de sa personnalité. Slimane est dans le roman *Le Maboul,* le personnage le plus proche de la terre. Le rapport qu'entretient ce colonisé à la terre, dans ses dimensions symboliques, physiques, humaines et naturelles, est un rapport insensé. Ce lien charnel qu'a ce colonisé avec sa terre est un symbole de l'enracinement, qui a une valeur fondamentale dans la mentalité collective algérienne. Dans notre roman, ce rapport est esquissé avec le personnage Slimane, l'ouvrier qui nous apparaît véritablement ancré dans une terre qui lui a perdu. D'ailleurs,

> « *La pluie pour la terre,* et pour lui – *le mélange, si bien que Slimane, à ce moment, au lieu d'être seulement le caillou, il devient le morceau de quelque chose : la terre qui reçoit l'eau, et en même temps le grand arbre qui bouge avec toutes ses feuilles, qui respire, parce que la pluie lui redonne de la force* – Sarah *!... »* (p.123)

La notion de pays fait écho à la conscience humaine dont seuls les colons seraient pleinement pourvus. En revanche, le rapport qu'entretiendraient les colonisés à la terre implique quant à eux la définition de la terre comme le lieu de punition et d'exploitation, imposés par l'autorité coloniale. Elle forme un monde où domine en effet l'indicibilité, la défiance et l'agressivité. Cela veut dire que le colon entretiendrait avec la terre, dont il fait un pays, une relation sensée, quand le colonisé lui imposerait son comportement destructeur. Notre écrivain explique ce rapport en disant par le biais de son protagoniste : « … *Plus loin, trois*

kilomètres au moins, la grande forêt. Mais celle-là, elle est aux Français, avec le garde champêtre pour surveiller… Alors des fois, un du douar, ou toi, quand tu as la colère – tu vas mettre le feu…» (p. 41). Et il démontre en bore le lien entre le colonisé et son pays en disant : *« Slimane, pour la première fois, il était comme le jeune qui commence, et qui marche content, même s'il ne sait pas où il va – content parce qu'il marche dans le pays à lui… »* (p.51).En plus, on peut renforcer cette même idée par le passage suivant : « *Et d'abord Slimane avait cru que c'était les arbres qui bougeaient : ils avaient le costume de la même couleur*, celle de la feuille, de la terre, de l'oued, le costume peint *à la couleur de ton pays… »* (p.163)

D'ailleurs, presque toutes les scènes de violence et d'agression entre le maître et les ouvriers ont lieu à la ferme ou au chantier. Cet isolement sans résultat n'est qu'une conséquence de l'immense dépossession dont ils ont été victimes. Comme c'est présenté dans ce passage :

> « A force il ne pense plus comme celui qui vient de la montagne pour gagner la quinzaine. Lui, quand un le frappe, tout de suite, il va chercher l'caillou, et quand l'autre est par terre avec le sang sur la tête, il lui saute dessus, et avec un autre caillou ou la matraque, il l'frappe, il l'frappe, comme le fou, avec la colère arabe. » (p.39)

Dans ce roman, l'auteur prend le caillou ou la pierre comme symbole de la terre algérienne, considérée comme une terre marquée par ses propriétés culturelles qui la rendre différente par rapport aux autres terres. Cette terre bien assimilée par le colon qui l'a modifiée puis l'a rendue au colonisé pour qu'il la garde. Comme le mentionne ce passage :

> *«"* Regarde *!" lui avait dit m'sieur André en lui montrant – et là, tout d'un coup, il l'avait ouverte en deux [la pierre] "comme tu fais avec la*

> *boîte quand tu enlèves le couvercle qui ferme bien". C'est là qu'on voyait que c'était pas une pierre comme les autres : parce que sur le morceau du bas, il y avait, bien dessiné sur la pierre et faisant la bosse,* l'escargot *[…] Ensuite en mettant un morceau sur l'autre, m'sieur André avait refermé la pierre. Tellement bien qu'on ne voyait presque plus le trait autour. Avant de la donner à Slimane pour qu'il la garde.»* (p.26)

Ce lien physique de Slimane, le personnage principal, et de la pierre (symbole de la terre) présente le rapport solidaire du colonisé et de sa terre. « *Il [Slimane] était devenu le morceau de l'arbre, la branche, et peut-être en même temps la pierre…»* (p.85)

Avec la conquête coloniale, le fellah, le pasteur et le paysan n'est plus sur sa terre, il est étranger chez lui : abandonnant femme et enfants, il se fait recenser comme ouvrier, le plus souvent passager, et il devient un exogène dans son propre pays :

> *« Si tu lui dis que la terre, maintenant, le jardin, ils te semblent moins à toi – qu'est-ce qu'il va répondre ?... Le Français, ça il peut pas le comprendre – même si tous les jours il parle avec toi.* Il peut pas… *c'est pas de sa faute, tu peux dire… parce que la question pour lui ne se pose pas.*
>
> *L'Arabe peut lui voler les grappes de raisin, la pioche, la caisse des oranges. D'accord !... Mais la terre, il pense que personne ne peut lui voler. Même son fils. »* (p.228)

Notre écrivain a comparé la terre qui donne la récolte avec la femme, symbole de fécondité, qui est une valeur fondamentale de la mentalité collective algérienne ; elle fait figure de la lumière, mouvement, et ombre maternelle à la

fois. Elle est libératrice, purificatrice, et surtout protectrice. L'auteur souligne le parallèle rigoureux que fait la mentalité collective entre la terre et la femme :

> *« Mais, pour **la terre** – qu'est-ce tu peux dire ?... Quand elle bouge, tu penses qu'elle est à personne. Quand elle donne la récolte, tu penses qu'elle est à toi, comme **la femme** – qu'elle devrait… Va savoir, maintenant, si elle peut être à tout le monde ?... […]Il faut que tu aies, au moins, à toi, le morceau de terre sous l'arbre, là où il y a l'ombre… Comme ça quand tu meurs, tu ne changes pas d'endroit – tu te couches seulement un peu plus profond.» (p.228)*

La terre pour Pélégri est le lieu de la dignité de l'homme et conscience de l'être car elle est porteuse de la valeur tant mythique et supérieure elle témoigne fidèlement l'identité de l'individu. Ce sentiment envers le pays natal était personnifié par son personnage principal Slimane qui est un homme de la terre. Pélégri explique sans détour à Dominique Le Bouche : *« Il [Slimane] a donc de son pays, de l'Algérie, une connaissance profonde, intime, quasi géologique. […] c'est un homme de la terre" la terre qu'on surveille, il semble qu'on la possède."*[30] ». Pour renforcer l'idée de Pélégri concernant le lien intime entre le colonisé et sa terre, on se rapproche du grand penseur Jean-Paul SARTRE qui dit dans la préface aux *Damnés de la Terre* de Frantz Fanon: « *Le survivant [l'indigène], pour la première fois, sent un sol national sous la plante de ses pieds. Dans cet instant la Nation ne s'éloigne pas de lui : on la trouve où il va, où il est – jamais plus loin, elle se confond avec sa liberté…*[31] »

I-2-2-Le contact entre les Européens et les Arabes :

Pendant la période coloniale, le contact entre la communauté des Arabes et la communauté des Européens reste difficile à établir car les différences sont

---

[30] -Jean PELEGRI, cité par LE BOUCHER Dominique, in *Jean Pélégri l'Algérien ou le Scribe du caillou*, Ed Marsa, Paris, 2000, p.46/47, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

[31] - Jean Paul SARTRE, Frantz FANON, *Les Damnés de la Terre*, Ed La Découverte,Paris, 1985. p. 16.

d'ordres multiples à savoir : social, économique et culturel. Comme l'atteste M.WAHL :

> *« Quand le contact a commencé à s'établir, rien n'était commun entre les deux peuples, les croyances, les mœurs, les institutions sociales, l'organisation économique étaient autant de causes de mésintelligence et d'éloignement…*[32] *»*

Les Arabes s'éloignent de plus en plus des Européennes car les formes de rivalités sont d'ordres multiples à savoir : religieuses, sociales, culturelles et économiques. De ce fait, les différences se personnifient dans la forte ségrégation exercée des Européens aux autochtones. Comme l'indique Pierre BOURDIEU :

> *« Tout au long de l'histoire de la colonisation, l'Arabe s'éloigne ; […] L'Européen connaît de moins en moins les populations autochtones, à mesure que s'institue cette sorte de ségrégation de fait, fondée sur les différences de niveau de vie et sur la ségrégation économique régionale*[33] *»*

La définition des communautés regroupées lors de la colonisation a nécessité la mise en commun d'une identité, d'une histoire et d'un terroir. Plusieurs éléments ont contribué à l'instabilité des rapports entre autochtones et étrangers. Les conditions de vie des Européens ont, en effet, beaucoup évolué à cette époque au détriment des Arabes qui subissent les pires conditions de vie. Comme en témoigne Jean-Paul SARTRE : « *Si son niveau de vie est élevé [le*

---

[32] - M.WAHL, cité par Cheikh BOUAMRANE et Mohamed DJIDJELLI, in *L'Algérie coloniale par les textes (1830-1962)*, Ed Hammouda, Alger, 2003, p. 320

[33] -Pierre BOURDIEU, *Sociologie de l'Algérie*, Ed PUF (Collection Que sais-je ? n° 802), Paris, 1958, p. 114. Cité par Valérie ESCLANGON-MORIN, in « *Les Français d'Algérie ou la constitution d'une communauté française à partir d'une double migration* », in http://ens-web3.ens-lsh.fr/colloques/france-algerie/communic`tion.php3?id_article=234

colon], c'est parce que celui du colonisé est bas[34]». Avec l'accroissement démographique des populations, la raréfaction des points d'accords et l'augmentation des fléaux sociaux, l'insécurité fut présente provoquant une séparation entre les communautés .A cet état de fait est venu s'ajouter l'affrontement des colons français et des autochtones révoltés. Ces deux groupes ont largement contribué au durcissement des frontières inter-ethniques. Les colons ont contrôlé les espaces sous leur domination en classifiant les populations en présence et en inventant de nouvelles limites. Si ces hiérarchies se sont en partie appuyées sur des catégories antérieures, elles en ont modifié les contours et les stéréotypes.

De ce fait, des échanges sont effectués entre les Arabes et Européens en Algérie dans cette période. Ces échanges se traduisent dans les véritables relations d'amitiés entre ces deux acteurs de fait coloniale autrement dit chacun de ces protagonistes a bénéficié de son coexistence avec l'autre. Mouloud Feraoun développe dans son ouvrage le Journal : « *Il y avait quelque chose de très difficile à définir mais qui rendait possible la coexistence pacifique* [35]».

En réalité, le contact ne parvient pas à s'enfuir de la situation coloniale, car celle-ci est « *relation de peuple à peuple* » : « *les relations coloniales ne relèvent pas de la bonne volonté ou du geste individuel (...) ce sont elles qui (...) déterminent a priori [la place du colonisateur] et celle du colonisé et, en définitive, leurs véritables rapports*[36]». Il est d'autant plus clair, que s'il s'agit

---

[34] - Jean Paul SARTRE, cité par Albert MEMMI, in *Préface au portrait de colonisé précédé du portrait du colonisateur*, Ed Buchet/Chastel, Paris, 1957, p.01

[35] - Mouloud FERAOUN, *Journal (1955-1962)*, Ed Seuil, Paris, 1962, p. 45. Cité par Valérie ESCLANGON-MORIN, in « *Les Français d'Algérie ou la constitution d'une communauté française à partir d'une double migration,* in http://ens-web3.ens-lsh.fr/colloques/france-algerie/communication.php3?id_article=234

[36] - Jean Paul SARTRE, *op. cit.* p. 02

bien d'un manque, né d'une situation et de la volonté du colonisateur, il ne s'agit que de cela. Et non de quelque faiblesse héréditaire à assumer l'histoire.

Lorsque le contact entre les différentes communautés est étudié par notre écrivain, c'est souvent pour constater l'absence de solidarité et mettre bien en relief l'existence de contact matériel entre ces groupes en démontrant que la ségrégation morale était toujours plus forte. Si un accord existait bien du fait des relations économiques, elle s'accompagnait de rejets, d'exclusions, de refus de l'Autre. Sans oublier qu'il y des exceptions présentés par notre roman mais avec réticence.

Jean Pélégri est parmi ceux qui, par le biais de leurs œuvres, ont décrit avec talant le quotidien de deux acteurs de fait coloniale. Cet écrivain tout au long de son roman *Le Maboul, a* bien montré des liens interculturels qui englobent les sentiments négatifs nés de la colonisation. Cette pire situation demande un grand effort pour qu'une vie normale soit vécue entre les êtres de ces deux sociétés. Jaque BERQUE a dit dans ce sens : « *Il faut des conditions extraordinaires pour que des relations normales puissent s'établir entre individus. Ces relations se tissent à la frange des deux sociétés, là où le contact existe*. [37]»

Jean Pélégri comme d'autres pieds-noirs a cru également en la fraternité entre Arabes et Européens, en pleine guerre d'Algérie, leurs écrits restaient isolés. Dans *Le Maboul*, Jean Pélégri essaye de saisir les deux communautés en cherchant à représenter une charnière entre eux, parcourant les possibilités de fraternité entre Européens et Arabes dans le cadre antithétique du meurtre par un vieil ouvrier agraire algérien de son patron européen.

---

[37] -Jacques BERQUE, *Le Maghreb entre deux guerres,* Seuil,Paris, 1962, rééd 1979, cité par**Yvan**GASTAUT, in « *Relations interculturelles dans les villes du Maghreb colonial : peut- on parler de solidarités ?* », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], vol. 63 | 2001, mis en ligne le 15 octobre 2004, Consulté le 30 juin 2009. URL : http://cdlm.revues.org/index13.html

I-2-3-Le fossé entre les Européens et les Indigènes :

Notre roman est un récit qui ne révèle pas seulement de l'idéologie colonialiste. Mais il marque les caractéristiques distinctes entre les communautés. Ces traits ne se considèrent pas un aspect raciste en soi et elles participent à créer un contexte raciste méprisable pour le colonisé, glorifiant pour le colonisateur, cela empêche le fossé social d'être comblé, il s'est creusé davantage.

Du même, ce lien entre les deux protagonistes de fait coloniale basé sur des traits injurieux en devenant une catégorie fixe qui ne se prête pas à la modification. Idée qu'avait déjà exposé le politicien Abbas FERHAT : *« Quand un Algérien se disait arabe, les juristes français lui répondaient : non, tu es français. Quand il réclamait les droits des Français, les mêmes juristes lui répondaient : non, tu es arabe !"* [38]*»*.

Notre auteur était vigilant à l'accélération de l'Histoire et à l'incarnation de la violence ; cette morne réalité de la colonisation est à l'origine de la radicalisation des positions sur le devenir du pays et la fracture entre les communautés qui vivent dans l'Algérie coloniale. Cette fracture traduit la tragédie du colonisé écartelé entre ce qu'il était et ce qu'il aurait aimé être.

Cette situation conflictuelle crée donc un grand fossé entre ces deux communautés, les Français et les Arabes ; comme Jean Pélégri le fait dire à Slimane, le « maboul » : *« Des fois entre le Français et l'Arabe il y a le mur – on sait pas pourquoi*.» (p. 224). Et il dit également : « Les Arabes (tu penses) c'est le contraire des Français. *»* (p.154)

---

[38] - Abbas FERHAT, *La Nuit coloniale*, Ed René Julliard, Paris, 1962**,** p. 142, in *L*es deux rives de la Méditerranee,la période coloniale de l'Algérie, date de publication : jeudi 15 juillet 2004, in http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article158

I-3-La position de Pélégri de colonialisme :

Le colonialisme est avant tout une doctrine qui légitime l'occupation, la domination politique et l'exploitation économique d'un Etat colonisateur sur un Etat colonisé. Il est un système politico-économique basé sur la conquête de colonies. D'ailleurs la colonisation se définit selon l'encyclopédie libre Wikipédia comme suit :

> «*La* ***colonisation*** *est un processus expansionniste qui consiste en l'établissement d'une ou plusieurs colonies par la mise sous influence étrangère de territoires allogènes. Lorsqu'il y a domination politique du territoire et sujétion de ses habitants, on parle alors d'impérialisme de la part du centre politique de décision appelé métropole. La colonisation peut avoir pour but l'exploitation d'avantages réels ou supposés (matière première, main d'œuvre, position stratégique, espace vital, etc.) d'un territoire au profit de sa métropole ou de ses colons, et/ou le développement de la civilisation colonisée.*[39] »

Selon Albert Memmi : « *la colonisation est très souvent un processus particulièrement violent, en tant qu'elle vise à soumettre des autochtones par la force, les arracher à eux-mêmes, leur prendre leurs terres et ressources naturelles*[40] »

Le système colonial a été une honte pour la France. Il n'est ni plus ni moins qu'une forme de fascisme que masquent mal les mythes de l'humanitarisme et le civilisationnisme colonial. Jean-Paul Sartre l'a bien montré :

---

39 - Copyright © 2008 Memodata : Encyclopédie en ligne, Thesaurus, dictionnaire de définitions et plus. Tous droits réservés, in http://dictionnaire.sensagent.com/colonisation/fr-fr/

40 - Albert MEMMI, in Copyright © 2008 Memodata : Encyclopédie en ligne, Thesaurus, dictionnaire de définitions et plus. Tous droits réservés, in http://dictionnaire.sensagent.com/colonisation/fr-fr/

> « *Le colonialisme est notre honte, il se moque de nos lois ou les caricature ; il nous infecte de son racisme, il oblige nos jeunes à mourir malgré eux pour des principes nazis […] notre rôle c'est de l'aider à mourir non seulement en Algérie, mais partout où il existe*[41] »

Face à la constance de l'altération, de la haine, de la violence visant à instrumentaliser les mémoires, le tout accompagné par le discours social, Jean Pélégri en tant que pied-noir a eu le droit de parler, d'agir, de « témoigner » au nom de tous les « Français d'Afrique du Nord ». Après ses échanges avec les Arabes, il a décidé de créer au plan littéraire comme tous ses amis, les écrivains pieds-noirs d'origine, un moyen de transmission des faits vécus. Il contribue par son témoignage à faire connaître ce que fut la réalité des régimes colonialistes dans le pays qui l'a vu naître, lui et ses aïeux, et auquel il porte un attachement que rien ne pourra entamer. Ses écrits ont pour but premier de montrer que, si les Algériens furent abusés et écartelés, les pieds-noirs d'Algérie n'en furent pas moins, et bien que la majorité s'en défende, des victimes du colonialisme de l'État français. Il s'agit donc d'un auteur bien intégré dans la société des colons et des colonisés, qui ne prétendait ni faire de l'anticolonialisme ni critiquer le fait colonial ; il montre son attitude par rapport au colonialisme en déclarant :

> *« Malheureusement, et injustement, il y avait, au-dessus, une autre histoire. Celle du colonialisme. Ce colonialisme qui était la loi générale, qui dénaturait les rapports quotidiens, qui conditionnait le politique, la foi, l'instruction, et qui introduisait partout la ségrégation. Ainsi, le lundi, quand je partais vers l'école, mes camarades algériens, eux, restaient à la ferme. Sans livres et sans cartables. A l'époque, parce que j'étais un enfant, parce que je ne me doutais de rien, je considère cela comme un privilège et je les enviais.*

---

[41] - Jean-Paul SARTRE, « *Le colonialisme est un système* », in Revue *Les Temps modernes*, Paris, T.M. 1956, p. 1386

Ils pourraient, eux, continuer à parcourir la ferme, les chemins, les fossés. Je ne me doutais pas non plus que l'école – ce début de culture – isole, sépare, à mesure que l'on grandit. Et surtout au moment de l'adolescence, cette période trouble et agitée où l'on cherche, en dehors de soi-même et de son paysage, de nouvelles raisons de vivre et d'espérer. C'était donc la lecture qui m'occupait.[42]».

Jean Pélégri démontre que la mémoire appartient aux Algériens puis aux pieds-noirs en disant :

« *Bien souvent, ce sont les Algériens et non les Français de la Métropole, qui détiennent la mémoire de nos parents. La mémoire de leurs gestes et de leurs paroles. Ils savent, eux, le travail accompli par nos pères et nos mères. Ce travail qui a donné un sens à leur vie. Inversement, ce sont les pieds-noirs qui détiennent bien souvent une part de la mémoire d'Algériens et d'Algériennes dont ils continuent, malgré la séparation, à évoquer régulièrement le souvenir.*[43] »

Citant Aragon, il écrit : « *Il faut juger alors avec les yeux d'alors*. [44]»

Chez Pélégri, l'école n'a plus son rôle, elle devient le symbole de l'injustice du système colonial, elle est construite pour les fils des colons et les colonisés n'ont pas le droit d'en avoir une. Slimane, son personnage, signale que les écoles se trouvent dans le village français :

« *Ils avaient quitté l'oued pour arriver dans le village français – c'était l'école, l'école pour les gosses. Là aussi, comme chez M'sieur*

---

[42] - LE BOUCHER Dominique, *Jean Pélégri l'Algérien ou le Scribe du caillou*, Ed Marsa, Paris, 2000, p.46/47, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

[43] -Jean PELEGRI, cité par Guy Jimenes, in « *Le "roumi* ***bougnoule"*** **»,**France-Algérie, mémoires croisées. Dossier du numéro de Citrouille, en mars 2003, p. 01,**in** **http://www.citrouille.net/algerie/jimenes1.htm**

[44] -*Ibid*. p.01

Georges, partout les fils de fer épines, sur les murs, sur le toit, et autour du champ à côté, où les camions étaient bien rangés. » (p.168)

Dominique Le Boucher qui l'a beaucoup interrogé affirme que, tant que son père possédait la ferme, Jean détestait aller à l'école et essayait de rester le plus souvent possible à la ferme pour accompagner son père et jouer avec ses camarades d'origine arabe. Contrairement à Camus ou à Sénac, il n'a pas été en manque de père mais au contraire, « en sur présence paternelle ». Dans son enfance, il n'a pas cherché ailleurs de maître. Jean Pélégri opte pour une dissociation de son vécu d'enfance de l'histoire du colonialisme. Ce passé lui donne une certaine capacité qui lui permet de bien exposer la notion de métis et de métissage en saisissant l'univers métissé à l'époque.

I-3-1-La notion de métis :

Le terme de ***métis*** désigne en grec une notion assez compliquée si l'on en juge d'après la variété des traductions utilisées pour rendre compte du sens de ce mot.

Métis est selon la mythologie grecque une déesse, dont Hésiode nous dit, dans la Théogonie (v. 357), qu'elle est fille d'Océan et de Téthys, tous deux enfants d'Ouranos et de Gaia.

La notion de métis est développée dans le dictionnaire libre Wikipédia :

*« La notion de **métis** (du mot latin *mixtīcius, <mixtus qui signifie mélangé/mêlé) désigne le mélange de deux éléments distincts. À partir du XIIIe siècle, il désigne le croisement de deux espèces animales ou végétales différentes (un mestis). En 1615 le mot « métice », emprunté au portugais, désigne alors une personne née de parents appartenant à des populations présentant des différences phénotypiques importantes (comme la pigmentation de la peau). Ce terme fut*

notamment utilisé pour désigner les nombreux descendants de parents européens et « indigènes » issus de la colonisation.[45] »

La notion de métis véhicule avec elle l'idée de «sang mêlé». On peut donc définir le *métis* comme une capacité à s'adapter aux situations équivoques, changeantes, où règnent la multiplicité et la diversité des êtres, des langues et des cultures. Mais le mot désigne le plus souvent la personne issue d'un mélange de races.

I-3-1-La notion de métissage :

Le métissage est d'abord, selon le dictionnaire, le croisement, le mélange de races différentes ; la notion a ensuite pris une extension beaucoup plus grande. Qu'est -ce qu'un métissage culturel ? Amselle affirme

« *Qu'il peut y avoir des inconvénients de l'usage de ce mot [le métissage]. Tout d'abord, il est préférable de définir la notion de* ***métissage culturel*** *: elle a évolué depuis sa création au XIXe siècle: ″ métissage ″ était synonyme de mélange des sangs, d'un point de vue surtout racial;*[46] »

Le dictionnaire libre Wiképidia donne à ce concept de ″métissage culturel″ la définition suivante :

« ***Le métissage culturel*** *correspond, soit à une acculturation (emprunt d'éléments culturels allogènes par des individus appartenant à une culture donnée), soit à la fusion de deux ou plusieurs cultures,*

---

45 - Wikipédia, encyclopédie libre, in http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tis

46 - AMSELLE Jean-Loup, in *«les sociétés ont toujours fait appel à des signifiants universels pour manifester leurs particularismes »*, in http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=923

indépendamment du mélange des individus qui la composent. Le métissage purement culturel masque souvent le maintien d'une ségrégation raciale.[47] »

De ces deux définitions, il ressort que le métissage culturel est essentiellement défini comme mélange des peuples et des cultures. Le métissage des peuples se suit souvent d'un métissage culturel dont il résulte de nouveaux comportements sociaux ou formes esthétiques. Toutefois, les simples échanges culturels, qui peuvent être de nature seulement déstructurée, ne se définissent pas comme les aboutissements du métissage. Celui-ci provient d'un vrai challenge dont il résulte une nouvelle culture avec ses propres modes d'expression. Mais cette notion est née de la recherche d'une culture pure, idée présentée dans le dictionnaire libre Wiképidia : « *Tout métissage renvoie à l'idée préalable que l'humanité est composée de lignées séparées qui, enfin, peut-être, vont se trouver réunies. Derrière la théorie du métissage, il y a celle de la pureté des cultures*. [48]»

La notion de métissage a pu être connotée négativement dans un contexte de défense de l'identité et de la différence des cultures ; elle semble aujourd'hui le plus souvent chargée de positivité, comme si le mélange pouvait constituer en soi une solution à la complexité et aux problèmes des sociétés modernes, racisme, heurts et rivalités entre communautés, immobilisme social. Cet enthousiasme nous conduit à nous interroger sur la valeur d'une telle notion à l'époque coloniale : *Fonde-t-elle les représentations de l'Autre, les stéréotypes ? Est-elle vraiment le dispositif d'un « mieux vivre ensemble » ?*

C'est à travers notre corpus, comme discours de fiction et de pensée, que nous aimerions appréhender les témoignages, les enjeux, les conséquences du métissage : *Cette œuvre y parvient-elle, grâce au travail de poétiques*

---

[47] - Wikipédia, encyclopédie libre, in http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tis

[48] -Nicolas JOURNET, in http://www.melchior.fr/Le-metissage-et-la-purete-des.3268.0.html

particulières ? Quel rôle joue-t-elle dans la formulation des identités culturelles et de leur représentation ?

I-3-3- L'univers métissé :

Notre roman a lieu dans un univers métissé. Cet univers a englobé des individus différents qui parlent différentes langues. Ces personnes mêlées vivent ensemble, partageant les difficultés de la vie, comme l'affirme Jean Pélégri :

> « *Enfants, nous étions ensemble, Kabyles, Arabes, Espagnols, un ou deux Français, des gosses très mêlés. Nous parlions différentes langues selon le moment et selon les sujets. Pour tout ce qui concernait l'agriculture (...) c'était plutôt les mots français. Avec parfois un accent qui faisait dériver le mot, ce qui m'a donné l'habitude d'un langage varié et non pas uniforme ou académique.*[49] »

L'un des principaux thèmes qui ont préoccupé notre écrivain et qui continuent à attirer son attention est le concept du métissage et la présentation de l'univers métissé. Presque toute l'œuvre de Pélégri, y compris *Le Maboul,* est révélatrice de cette hybridité coloniale. De ses deux personnages principaux, l'un est un Arabe (*Slimane*) et l'autre un Français (*M'sieur André*) qui représentent le peuple de l'Algérie coloniale qui est aussi le brassage de plusieurs cultures, à savoir : berbère, arabe, et européenne.

Dans le roman, cette idée de métissage ne signifie ni l'approbation d'un métissage biologique, ni celui des influences culturelles mutuelles, mais suppose une inégalité entre les "races" et un rapport de dépendance entre le colonisateur et le colonisé au sein de la colonie ; cette notion de métissage étant profondément liée à celle de "conquête morale" par la puissance coloniale des populations

---

[49] - PELEGRI Jean, cité par LE BOUCHER Dominique, *op. Cit*. p. 83

autochtones. D'une façon générale, le métissage ou le rapprochement des communautés apparaît au niveau des lieux publics. Pélégri montre ce mélange par les propos de son personnage Slimane qui dit : « *Peut-être qu'à ce moment-là – tu penses – entre les Français et les Arabes, y avait un peu* ***l' mélange****, un peu, comme le matin quand tu vois encore la nuit en bas des cyprès et le jour à côté, qui commence…»* (p. 75) ; ou encore : « *M'sieur André lui avait montré le ″ le trolley″ avec les Français* ***mélangés*** *aux Arabes.»* (p. 178)

De fait, Pélégri pense qu'il est possible, peut-être, de faire une langue *métisse* à la fois algérienne populaire et française savante, quand il déclare : « q*ue l'on pouvait traduire cette œuvre littéraire (Le Maboul) directement, sans aucune adaptation (la syntaxe y est, le vocabulaire est minime) en algérien parlé.*[50] ». D'ailleurs, il écrit lui-même en français mais en pensant algérien, d'où un aménagement dans sa syntaxe. Cela est bien présenté par le biais de son protagoniste Slimane : « *S'il parle un français mutilé, il pense (souligné par J.P.) selon une syntaxe proprement algérienne.*[51] ». D'ailleurs même la discussion entre ses personnages est faite dans une langue amalgamée ou alternée entre le français et l'arabe. Ce va-et-vient entre ces deux langues différentes a aussi une signification particulière dans les affrontements entre ses personnages. Comme le souligne Slimane en se disant : « *M'sieur André m'a expliqué la même chose avec l'arabe.* » (p.179). Il dit également : « Avec les mots moitié français, moitié l'arabe, il avait demandé l'*autre* chose, la prière.*»* (p. 217). Pélégri émaille son texte de termes en arabe algérien quand il s'agit d'indiquer une réalité spécifique n'ayant pas son égal parfait dans la langue française. Le fellah, le burnous, le caïd, le douar, la gandourah, le fondouk… et l'usage même des expressions en arabe algérien suivi par ses traductions en français : soleil- chem's, ouad- cheval,

---

[50] - PELEGRI Jean, cité par LE BOUCHER Dominique, in *Jean Pélégri l'Algérien ou le Scribe du caillou*, Ed Marsa, Paris, 2000, p.46, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

[51] -*Ibid.* p. 47

zitoune- olive, felfel-poivron, bessif (par force), « Ouachchkoun ? Qui c'est », etc.

Le métissage se voit aussi au niveau du code vestimentaire des personnages: « *Les vieux comme les jeunes, tous avec le costume déchiré moitié arabe, moitié français.* » (p.38)

Pour mener à bien l'analyse de cet univers métissé, qui constitue le contexte où a émergé notre roman *Le Maboul*, il nous parut nécessaire d'ébaucher l'étude des acteurs de cet univers représentés par les personnages principaux de notre œuvre. Faire leur portrait nous permettra de découvrir les rapports qu'entretiennent ces personnages (le colonisé et le colon), les uns avec les autres, au sein de cette réalité coloniale. Mais il nous a paru important au préalable d'interroger le titre du roman en tant qu'élément indiciel du personnage de Slimane, le colonisé, qui est la pierre angulaire de l'œuvre.

Chapitre II

DU TITRE

AU RAPPORT ENTRE LES PERSONNAGES

II-1-Le titre : élément indiciel du personnage :

Le titre est l'élément paratextuel qui nous permet d'accéder à l'œuvre ; il est choisi par l'auteur ou l'éditeur pour informer et stimuler la curiosité du lecteur ; autrement dit, le rôle du titre de l'œuvre littéraire est l'interpellation publicitaire et esthétique qui conditionne la lecture du roman. Dans son étude sur la « titrologie », en 1973, Claude Duchet part de la définition suivante :

> *« Le titre du roman est un message codé en situation de marché ; il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire ; en croisant nécessairement littéralité et socialité : il parle l'œuvre en termes de discours social mais le discours social en termes de roman.*[52] *»*

Selon la conception d'*Achour* et *Bekkat* dans leur ouvrage *Clefs pour la lecture des récits,* le titre met en œuvre les mêmes fonctions que le texte publicitaire :

**Fonction référentielle (offrir une information)*

**Fonction conative (chercher à convaincre)*

**Fonction poétique (proposer un objet séduisant)*

Ainsi, le titre est considéré comme un élément parmi ceux qui ont une place prépondérante dans l'approche des œuvres littéraires. Il est conçu comme le premier anneau de la chaîne, en plaçant d'emblée le lecteur dans la recherche de ses différents aspects connotatifs. Il résume le roman et permet au lecteur d'émettre des hypothèses de sens qui soient vérifiées lors de la lecture. Comme le souligne C. Duchet :

---

52 -Claude DUCHET, cité par Christiane ACHOUR et Amina BEKKAT, in *Clefs pour la lecture des récits*, Ed Tell, 2002, Blida-Algérie, p.71

> « *[Le titre] est un élément du texte global qu'il anticipe et mémorise à la fois. Présent au début et au cours du récit qu'il inaugure, il fonctionne comme embrayeur et modulateur de lecteur. Métonymie ou métaphore du texte, selon qu'il actualise un élément de la diégèse ou présente roman un équivalent symbolique, il est sens en suspens, dans l'ambiguïté des deux autres fonctions […] référentielle et poétique.*[53] »

Notre roman, *Le Maboul*, pourra confirmer cette suggestion car en fait il donne d'emblée le surnom du personnage principal, Slimane; autrement dit il indique la présence de ce personnage dont l'itinéraire se poursuit tout au long du roman. De ce fait, cette qualification n'est pas due au hasard mais elle a une interprétation justifiant ses différentes actions au sein de l'histoire. Comme le formule Georges Polit dans son ouvrage *L'art d'inventer les personnages (1912)* : « *Les personnages ne sont que ce qu'ils font*. [54]».

Partant de ces conceptions, nous allons tenter de lire le titre de notre roman et de tirer sa signification.

II-1-1-Signification du titre :

Notre roman s'intitule « *le Maboul »*. Ce titre est constitué d'un déterminant (le), d'un nom (*Maboul*). Il s'agit d'un syntagme nominal commençant par un article défini, ce qui donne déjà une impression de «déjà-lu ». « *Maboul* » est un substantif masculin d'origine arabe qui signifie une personne dénuée de sens commun (familier). Il a le plus souvent une connotation péjorative voire injurieuse. Il a comme synonymes : le cinglé, le fou, le schizophrène, l'obsédé, l'anormal, l'idiot, le crétin, le bizarre, le névrosé, l'enragé, le fanatique.

---

[53] - *Ibid*. p.73

[54] -Georges POLIT, cité par Jean-Michel ADAM, in *L'Analyse des récits*, Ed Seuil, Coll. Memo, Paris, 1996, p.58

Ce substantif, qui désigne le surnom du personnage principal du roman, signifie également en arabe *"celui qui a perdu la raison"* ou le *"le fou"*. Á ce titre, il est à saisir comme connotatif. Cet énoncé est illustré dans le roman par la situation problématique de ce personnage principal, Slimane, qui fait appel à une réflexion très particulière. Le substantif « maboul », qui peut aussi jouer le rôle d'adjectif, désigne notre personnage Slimane, son sort et son devenir. Il apparaît pour la première fois dans le deuxième chapitre de la première partie : « *Et encore une fois ils vont l'appeler maboul.* » (p. 26). C'est une qualification à valeur péjorative qui représente l'image de l'infériorité de cet Arabe Slimane qui a un complexe d'infériorité tout au long du roman ; ce sentiment se remarque constamment, tant dans ses actes que dans ses propos : *« Un Arabe de plus, un Arabe de moins, qu'est-ça change ? Alors, l'Arabe il est comme le caillou de l'oued, celui que l'eau a poussé depuis la montagne jusqu'ici ; il ne sait pas l'âge qu'il a. »* (p. 24). La qualification de « maboul » signifie également le fait que ce colonisé est le porte-parole de ses semblables, les autres indigènes dans un monde qui n'est jamais comme on le voudrait c'est-à-dire il interpelle la conscience des êtres de ce monde. Comme la vie nous l'apprend, « *la sagesse se prend des bouches des fous.* ». Á titre d'exemple, ce maboul lance des idées raisonnables telles :

> *« C'est seulement plus tard, quand toutes les choses sont arrivées, finies, qu'on peut savoir ce qu'il y avait d'écrit (Dieu, si tu veux, parce qu'il est Grand, il t'envoie la lettre d'avance, mais toi, c'est qu'à la fin que tu vas pouvoir la lire)…Avant, tu peux dire* seulement *qu'il y a quelque chose qui te pousse, comme le moteur, et qui te fait, en plus, tourner à droite ou à gauche… »* (p.52)

Slimane, ce maboul, cherche les vraies raisons des choses qui l'entourent (le pourquoi) dans un monde qui sollicite les interrogations :

> « *Alorschaque chose bien sûr, même si on ne veut pas,* bessif *(par force), elle pose la question : l'arbre comme le grand poteau en fer, l'oued, le fossé avec les réseaux, le puits… Ou encore, loin dans les vignes et avec la tête qui dépasse, l'oiseau avec le grand bec, la cigogne. Celle qui a les plumes coupées et qui ne peut plus voler.*
> *Chaque chose… Même le caillou.»* (p.20).

Il dénonce la guerre qui provoque la destruction de toute forme de vie et entrave toutes les possibilités de rapprochement entre les Français et les Arabes en la désignant comme une maladie. En ce sens un vieux a dit en parlant avec Slimane : « *Tout le monde il est maboul, ya Slimane, tout le monde, les Français comme les Arabes…* Y a la maladie. » (p.127)

II-1-2-Le lien entre le titre et l'histoire du roman :

Notre roman raconte l'histoire d'un meurtre commis par un maboul, un homme qui a perdu la raison ; meurtre commis en apparence sans raison, dans un monde instable. Slimane l'indique :

> *« Pour lui Slimane, la même chose : fallait que les autres comprennent bien que ce n'était pas pour voler, ou pour la colère, ou pour une autre raison comme il y en a toujours, qu'il avait tué un homme… Il l'avait tué* – mais pas pour des raisons à lui. *C'est* ça *qu'il fallait qu'ils comprennent bien... Comme la pierre. Voilà. C'est tout ce qu'il pouvait dire maintenant...* » (p. 28)

La trame de cette histoire est tragique parce que le meurtrier, un ouvrier arabe d'une ferme, s'interroge sur les causes d'un acte auquel le destin l'a conduit.

Voici ce qu'il dit lorsqu'il réfléchit sur les différents aspects de ce meurtre :

> *« Bien sûr, il pouvait dire* où *(il l'avait tué dans les roseaux, près du figuier),* comment *(avec le fusil) – mais il ne pouvait pas dire pourquoi. C'est des raisons qui existent, mais qu'un homme ne peut pas comprendre, surtout celui qui a tué – des raisons qu'on doit demander à celui qui a jeté la pierre, à lui seulement – pas à la pierre… La pierre, elle ne peut rien dire. Sauf qu'elle a tué.»* (p. 28)

Ce meurtre commis par Slimane est vraiment sans raison. D'ailleurs il est content de son travail avec M'sieur André (la victime) :

> « *Slimane (*ou la pierre), *il était en train d'arroser les orangers dans la ferme, tout seul, tranquille – et même content, parce que c'était la première fois, depuis qu'il travaillait dans une ferme, que personne surveillait son travail. Comme si les arbres étaient à lui ! »*(p.30)

En plus de cela, il avait une très bonne relation avec son patron, comme avec un frère :

> « *Slimane bien sûr, mais pas le même : comme un autre en même temps, parce qu'en lui il y a eu le changelent, et qu'il marche maintenant avec l'homme qu'il ne connaissait pas beaucoup jusqu'à présent, mais avec qui il a bu ensemble, comme deux frères. »* (p.35).

Et également quand le patron a voulu quitter la ferme pour la laisser à son fils, qui avait eu une dispute avec lui, Slimane a dit :

> *« ″ D'accord, il te répond, d'accord !… Mais tu vas pas t'disputer tous les jours…*

> *- Si tu pars (tu réponds), si tu pars, m'sieur André, Slimane s'en va aussi ! ″ Tu lui dis parce que c'est vrai – parce que s'il part, Slimane n'a plus les raisons de rester ici. Il retourne chez lui dans la montagne. »*(p.239)

Notons également que notre personnage a justifié son acte, celle de tuer son patron qui compte comme un frère pour lui, d'une manière bizarre en se disant qu'il l'a tué pour qu'il reste avec lui dans cette même terre, autrement dit pour le garder enterré dans sa terre. Quand les officiers arabes lui posent la question : « *Mais alors pourquoi tu l'as tué* l'autre*?* » (p.289), il répond : « Peut-être ! Il *avait répondu*. Peut-être bien à la vérité que c'est pour ça !... Pour qu'il reste ! » (p.289)

De ce fait, une telle justification nous conduit à faire le lien entre le titre *Le Maboul,* qui signifie l'homme dont l'esprit se promène, et l'histoire de ce meurtre qui est un acte négatif, commis justement pour une raison soi-disant positive.

II-2-Présentation des personnages principaux du roman :

Le personnage du roman occupe une place prépondérante au sein de l'histoire, parce qu'il est le truchement de l'imagination livré par le romancier, qui s'inspire de son univers pour transformer des images de personnes en personnages en jouant sur la langue et la sémantique, en usant des mécanismes et des modalités. Comme le souligne Jean-Philippe Miraux : *« Toute la conception du personnage s'élabore à partir d'un monde où le romancier s'interroge sur la question première de la représentation de la personne en personnage*[55] *».* Autrement dit, le personnage littéraire se développe au niveau du roman en tant qu'être de fiction certes, mais il prend forme à partir d'éléments

[55] -Jean-Philippe MIRAUX, *Le Personnage de roman*, Ed Nathan, Paris, 1997, p.7

réels telles que : les personnes, l'histoire, les dates et tous les autres effets de réel. Ainsi, le personnage participe à l'histoire élaborée par l'imaginaire de l'écrivain, qui s'intègre bel et bien dans une société et une époque bien déterminées, donc il est l'agent principal de circulation du sens au sein du roman dans sa conception, sa réalisation et son évolution textuelle ; idée exprimée par Carole Tisset : *« Le personnage tient un rôle fondamental dans le pacte de lecture. C'est par lui que passe le processus d'identification parce que cette figure de papier est montrée agissante, parlante, souffrante, aimante comme un humain réel.*[56] *»*

Notre œuvre est le résultat de contacts directs avec les indigènes ; puisée à la réalité des faits vécus par notre écrivain, elle représente une expression fidèle de l'Algérie coloniale. Les personnages, indigènes ou colons, sont des ruraux, des paysans parce que l'auteur a passé une enfance privilégiée proche des ouvriers arabes de la ferme de son père. Pélégri appartient à une aire anthropologique particulière dans la mesure où la société des coloniaux et des colonisés est caractérisée par une structure sociale spécifique (hiérarchie sociale) qui se manifeste clairement dans ce roman, dont nous voulons mettre en lumière les deux personnages principaux.

L'ensemble du roman donne cinq cent vingt-six occurrences du nom **Slimane ;** c'est le prénom du premier personnage principal car il est pratiquement présent dans tous les chapitres et en fait c'est par rapport à lui que les autres personnages agissent et réagissent dans tous leurs actes. Il est le narrateur de l'histoire ; autrement dit, c'est lui qui parle, donc tout est vu par son point de vue.

Á tort ou à raison, son nom complet « *Méziani Slimane* » (p.164 et p.179) est partagé en deux mots ; le premier « *Méziani* » vient de « *zine* » qui signifie

---

[56] -Carole TISSET, *Analyse linguistique de la narration*, Ed Sedes, Coll. Campus, Paris, 2000, p.26

en arabe algérien celui qui a de la bonté ; l'autre mot « *Slimane* » vient de « *Slem* » qui signifie la paix. L'interaction entre ces deux mots nous montre que ce personnage est considéré comme étant la voix de l'humanité qui dénonce la guerre et souhaite la propagation de la paix entre les différents êtres du monde.

Il a aussi comme surnom *le maboul*, comme il le souligne : « *Les gosses pour s'amuser (" le caillou maboul" ils l'appelaient). »* (p.46) ;il se qualifie aussi de *boudjadi*, ce mot de l'arabe algérien qui signifie le bon à rien : *« Il te regarde sous le lit. Faut qu'avant – toi l'boudjadi – tu trouves le moyen de le faire regarder de l'autre côté. »* (p.108), et encore : « *Slimane, si tu trouves pas le moyen pour l'couffin, c'est que tu es* l'boudjadi ! » (p.105).

Slimane est un indigène, dépouillé de tout : il vit loin de sa famille (son fils et sa sœur) avec son patron français, M'sieur André, dans une ferme où il travaille comme gardien de nuit. Voici ce qu'il dit de sa situation : « *La terre tu l'as pas, le fils tu l'as plus. Comme tu commences, tu finis.* Barka (*C'est tout !) !... Faut que tu te débrouilles avec ça…* » (p.132). Voici comment le présente son créateur :

> *« Ce personnage du maboul a d'abord commencé par me parler avec sa voix propre et son langage. Ensuite je me suis rendu compte que je ne faisais que prendre au pied de la lettre ce que* ***Fanon****avaitdit de l'aliénation colonialece que Slimane, mon héros, appelle "maladie". Il est vrai que Slimane sur un autre plan et (presque malgré moi) est bien plus qu'un simple aliéné au sens médical ou sociologique de terme. Il est aussi "el-mâhboule", c'est-à-dire un peu le voyant (au sens où l'entendait* ***Rimbaud****) rural, il obéit à une espèce de logique végétale, tellurique, établit des correspondances entre le symbole et le concret ; nous donne du monde une image, qui par moments, peut sembler énigmatique. Mais cette image partiellement déchiffrée doit*

> *(souligné par J. Pélégri) nous rappeler vaguement, par cette sorte de remémoration souterraine, quelque chose qui subsiste au fond de nous*[57] *»*

En fait, si nous voulons déterminer les différents points de repère qui constituent le chemin de ce personnage dans le roman, nous commencerons bien sûr par son identification. Avant qu'il ne devienne gardien, il était un simple Arabe de douar : «*Il pouvait commencer par le jour où sa mère l'avait eu, là-bas dans le douar, dans cette montagne avec en haut la Grande Pierre : »* (p.24). Aussi le refus de la situation sociale, celle de gardien dans une ferme, qui lui a été attribuée, est remarquable dans ce passage: *« Aux autres, il fallait d'abord qu'il explique* pourquoi*, depuis qu'il était revenu de la montagne, il ne voulait plus faire le gardien dans la ferme, le chaouch,* » (p.16).Slimane, plus encore dépossédé, n'est même pas sûr de son prénom, ce simple droit d'un être humain : « *Du coup, même de ton nom tu n'es plus sûr* : *Peut-être que je m'appelle pas Slimane,* » (p.24) ; pour lui le fait d'avoir un prénom n'a pas d'importance ; dans l'incertitude, le fait important est son entrelacement avec sa terre natale :

> « *Il te semble tu te rappelles d'un autre, qui peut-être "par le hasard" s'appelle Slimane…- parce que de toute façon, qu'il s'appelle comme ça ou autrement, qu'il ait la couleur de l'olive, du poivron ou du cheval gris*, ouad, zitoun ou felfel, *ça n'a pas l'importance. Il est le caillou arabe, c'est tout ce qu'on peut dire. »* (p.41)

D'ailleurs, l'entourage lui-même à l'époque ne donne pas une importance à la naissance des Arabes comme le souligne notre personnage : « *Elle [sa mère] l'avait eu il y a cinquante ans, soixante ans, on sait pas – parce qu'à cette*

---

[57] - Jean PELEGRI cité par LE BOUCHER Dominique, in *Jean Pélégri l'Algérien ou le Scribe du caillou*, Ed Marsa, Paris, 2000, p.46, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

époque, pour le père, pas besoin d'aller dire à la mairie qu'il vient d'avoir le fils, pas la peine : » (p.24)

Parmi les passages qui montrent les aspects de la maboulie de notre personnage, nous pouvons présenter successivement les suivants :

* « *Il marche seul dans la nuit.* » (p.16)
* «*"Parce que tant que les questions ne reviennent pas… !" - Tant qu'elles ne reviennent pas, Slimane peut croire qu'il y a le "le changement", qu'il est un autre… »* (p.18)
* « *Celui qui va faire la grande chose – d'abord il cherche. Longtemps. Qui il est ? Ce qu'il a à faire ?... Il cherche son commencement.* » (p.20)
* « *Quand la terre s'réveille, moi j'm'endors et quand elle s'endort, Slimane il s'réveille pas. »* (p.33)
* « *Slimane, ensuite, il repartait, et aya ! Vas-y encore qu'il marche la route, sans savoir où : y avait une route à droite, il prenait à droite, une à gauche, il prenait à gauche, et tout le reste du temps tout droit – sans choisir, sans même savoir quand il devait s'arrêter. »* (p.50/51)
* « *Cette pierre elle a tué un homme […] Cette pierre elle s'appelle Slimane.* » (p.62)
* « *Il y a le commencement pour toi et il y a le commencement pour les choses. C'est pas pareil. Non. C'est pas pareil. Mais souvent, des fois, on fait l'mélange. On prend l'un pour l'autre. Le commencement pour Slimane, le tout début, c'est quand il s'était mis, il y a deux ans, à propos des vendangeurs, "à l'occasion", à se poser les questions. A penser qu'il n'était pas plus qu'un caillou.* » (p.67)
* « *Une fois même il avait pensé – un jour très chaud, de sieste, où la tête marche seul […] "Un jour – il s'était dit –* ce Slimane-là *va passer. Avec ou sans l'fusil, on sait pas. […] "*

" Hé, Slimane – *je vais lui dire pour qu'il s'arrête.* Hé, Slimane, wen.roh't ? *Où tu vas ?" Et lui : "*Je vais où il faut que Slimane il aille…" […]. *Moi, quand il est parti, que je le vois plus : «* Où il faut qu'il aille ? » *(Je me demande) … comme si, barka, il n'était passé que pour me laisser la question. »* (p.116)

* « *Slimane-le-caillou. Il s'était séparé, on peut dire, de* l'autre : *celui qui était passé dans le fossé avec le grand burnous. »* (p.118)
* « … un derrière l'autre entre les vignes, sous le morceau de la lune, les deux Slimane, qui marchent, qui marchent – vers le bois d'oliviers au bord de l'oued… *c'est à ce moment que le vent dans les arbres avait réveillé Slimane »* (p.121)
* « *Slimane s'était levé, et maintenant, moitié mort, moitié vivant, il marchait dans la nuit. »* (p.199)

Les propos de ces passages sont des indices de conflits intérieurs qui déchirent la psyché de ce personnage qui se trouve ainsi dérouté par la vanité de ses actes, la complexité de sa personnalité et la mutation de ses sentiments, surtout quand il a commis son acte absurde, celui de tuer son patron qui fait de lui la vedette de son histoire parce qu'il est devenu la personne qui sollicite les interrogations des individus qui l'entourent.

On peut considérer ce personnage comme un personnage tellurique (lié aux vigueurs de la terre) selon la conception de Tcheho, car Slimane est l'acteur qui commente et pose les questions en vue de chercher la vérité cachée. Isaac Célestin Tcheho définit ainsi les personnages telluriques :

> *« Les personnages telluriques sont les acteurs-commentateurs (du faire et du dire) de profonds bouleversements, réalisés ou latents. Ils postulent un monde différent de celui en place. Ils sont donc hors système. Ils s'enracinent dans un autre monde et posent les questions fondamentales. Ils se replacent à l'origine des choses et maintiennent les exigences primordiales. On comprend alors qu'au plan mythique, ils soient liés aux forces souterraines et maternelles. Ils disent l'enfantement, possible ou contrecarré, d'une harmonie contenue en promesse dans le monde ancien.* [58]*»*

---

[58] - Isaac Célestin TCHEHO, *Passerelles & intertextes,* université de Ngaoundér, Cameroun, in ″ Mohammed Dib *: Itinéraires contacts de cultures″*, Ed. L'Harmattan, volume 21-22, 1° & 2° semestres

Slimane soutient la parole du changement non encore finie, en se rattachant aux résistances de la Grande Pierre de la montagne et de la nuit. Il se présente ainsi :

> *« Slimane (il s'était dit encore) il est comme le caillou de la montagne, celui que l'eau de temps en temps pousse plus loin dans l'oued, en même temps qu'elle l'use. Et tellement elle l'use, que quand il arrive en bas, dans la plaine, il sait même plus qu'il est un morceau du grand rocher d'en haut - il a oublié... »* (p.40)

Cette citation comporte une forte comparaison entre le personnage Slimane et le caillou, ce dernier qui se définit comme le morceau de la pierre ou la pierre précieuse. De ce fait, on peut dire que Slimane est un Arabe qui appartient à la communauté des Arabes mais il n'est pas comme les autres Arabes car il a une certaine conception des choses qui lui est propre.

Tour à tour maltraité par les militaires français et les révoltés algériens pour des raisons opposées qu´il ne comprend jamais, Slimane paraît supporter, sans en être atteint, tous les événements.

Ajoutez à cela que notre personnage a vécu des moments difficiles lorsque son unique fils, Lakhdar, a été abattu par la police dans les rues d'Alger. Comme il le dit avec amertume : « (*Pourquoi mon fils, m'sieur André,* pourquoi ?...). *Mieux, des fois, qu'on cherche pas à comprendre – qu'on se dise, seulement : "Dieu me l'a donné, maintenant Il m'l'enlève. Mektoub !...* » (p.180). Son fils avait pourtant eu un grade dans l'armée française : « *Et aussi qu'il avait fait le caporal des Tirailleurs chez les Français, pendant l'autre guerre – qu'il avait eu la médaille.* » (p.175)

1995, université d'Alger, équipe de recherches : sémiologie du texte littéraire et analyse du discours. Université Paris-nord centre d'études littéraires francophones et comparées, in http://www.limag.refer.org/texte/Itineraires21-22Dib

Et encore quand il a assisté au meurtre de son neveu, Saïd, par le fils de son patron, m'sieur Georges ; dans cette scène, Slimane n'intervient pas malgré sa position de tiers, d'ailleurs il ne veut même pas rappeler cela :

> « *Et encore même pas : la preuve, c'est que la chose qu'il avait vue ce jour-là, l'Arabe tué, il n'avait pas voulu, pendant plusieurs mois, s'en rappeler. Il avait fait, à la façon du caillou qu'il pensait être,* celui qui a rien vu. *Comme ils font les Arabes d'habitude pour être tranquilles…* » (p.67/68).

Au terme de cette analyse, aussi étroite soit-elle, de ce protagoniste, nous constatons que, quoi que nous fassions, nous ne pouvons pas étudier toutes ses caractéristiques parce qu'il est évident que sa description et représentation dépendent de l'analyse des traits des autres personnages, surtout m'sieur André. Les actes de ce dernier sont déterminés par rapport au personnage principal Slimane.

M'sieur André : son importance vient du fait qu'il apparaît dans plusieurs chapitres ; autrement dit, par rapport à son degré d'apparition dans le roman, il se classe juste après Slimane.

Il s'agit donc d'un colon français, père d'un enfant, privilégié à tous points de vue : il vit avec sa femme, « madame Marcelle » et son fils, « m'sieur Georges ». Il est un patron dans sa ferme et il possède deux maisons, une pour lui et l'autre pour son fils comme le dit Slimane : *« D'un côté, les eucalyptus et le mur blanc de la maison de m'sieur André – la petite, celle qu'il habite maintenant (l'autre, la grande, il l'a laissée à son fils) ;* » (p.70)

Ce personnage français possède un appellatif qui marque sa personnalité et son identité ; sa figure est soigneusement élaborée. Il est remarquable que chaque

fois que Slimane parle de m'sieur André ou de l'un de sa famille, il joint à leurs prénoms les mots de respect : m'sieur ou madame, car cette attitude démontre la valorisation de la condition sociale de ces personnes ; autrement dit, il leur attribue une place élevée par rapport aux colonisés. Même la manière de s'habiller de m'sieur André dévoile sa situation sociale privilégiée ; comme le décrit Slimane : *« m'sieur André était arrivé comme à son habitude. Avec le même costume ″ kaki ″, le casque blanc et la cigarette toujours allumée. L'une après l'autre. »* (p.118). Il est un homme lettré contrairement à Slimane, car il sait utiliser des appareils tel le baromètre :

> « *Là il [m'sieur André] m'a dit que le baromètre avait baissé – parce que lui, quand il passe devant, toujours il le regarde, et même il tape dessus chaque fois, avec le doigt, le deuxième. ″Quatre millimètres !″ il m'a dit, vu que lui, pour le temps, c'est toujours avec les millimètres qu'il compte. »* (p.118/119)

En plus, il lit des livres, même celles écrites en d'autres langues à savoir la langue espagnole, comme le souligne toujours Slimane : « *Et là encore, avant de partir, il m'a parlé du livre espagnol où, d'avance, pour toute l'année, était marquée… »* (p.119)

Ajoutons que ce personnage a une relation moins bonne avec son fils, m'sieur Georges, surtout après la mort de sa femme, Madame Marcelle ; il le laisse habiter seul :

> *« (Depuis que sa femme, madame Marcelle, était morte, m'sieur André, on sait pas pourquoi – peut-être parce que les histoires avec son fils avaient déjà commencé – il avait préféré revenir habiter près de la cave, dans la petite maison que son père avait faite au début, en arrivant dans la ferme. ″Là j'suis tranquille″ il disait). »* (p.74)

M'sieur André, c'est un colon bien particulier, qui partage les moments difficiles avec Slimane, qui travaille comme ouvrier dans sa ferme, surtout quand son fils était mort. M'sieur André s'est beaucoup énervé quand il a reçu la nouvelle de la mort de Lakdhar. Comme le souligne Slimane :

> *« A l'hôpital (il disait) on lui avait fait le pansement, et tout de suite, avec le car, il était venu donner la nouvelle. Que Lakdhar était mort. "Qui c'est qui a tiré ?" a demandé m'sieur André, [...] C'est la police? »* (p.177/178)

En plus, il est un être tendre puisque le jour où Slimane était tombé dans la cuve moitié pleine de raisin, il était allé le rechercher tout au fond. Dans cette scène tout le monde était perturbé à cause de la situation de Slimane, surtout m'sieur André : « *Slimane qu'ils avaient tiré par terre sur le ciment, la bouche et les oreilles pleines de raisin écrasé. Déjà mort il semblait. A côté, à quatre pattes sur le bord de la cuve, m'sieur André, toujours en colère, »* (p.264) D'ailleurs, un des Arabes de la ferme racontait que m'sieur André avait essayé de le faire respirer ; en rapportant la scène, il montre la forte sympathie de ce colon :

> *« C'est là (racontait Oumranne) qu'il [m'sieur André] s'était arrêté un moment et qu'en s'approchant, il avait mis sa bouche sur celle de Slimane – et qu'il avait commencé à souffler son air à lui dans Slimane : trois ou quatre fois au moins, et fort, en le regardant chaque fois pour voir la réponse.* » (p.265)

Enfin, Slimane s'était remis à respirer ; à ce moment la colère de m'sieur André s'était calmée :

> « *(Parce que l'autre [m'sieur André] à ce moment lui avait dit pour rigoler – et peut-être aussi pour lui rappeler la chose d'avant […]).*
>
> *Il avait dû alors se réveiller pour de bon, peut-être échanger le sourire. Et l'autre, pour finir, lui avait donné le commandement* : ″Lève-toi maintenant ! Noude, noude !″ *Ensuite il lui avait dit de marcher.*
>
> *Slimane avait obéi. Il s'était mis à marcher. Mais à droite, à gauche.* » (p.265/266)

M'sieur André, c'est une personne qui a du bon sens à cause de son expérience ; autrement dit, il se comporte d'une façon raisonnable dans les situations problématiques qu'il affronte. D'ailleurs, un jour, quand un gosse volait du raisin de la ferme, il a conseillé à Slimane de faire attention lorsqu'il frappe quelqu'un :

> « *Il [m'sieur André] m'a seulement donné le conseil de faire attention, parce qu'un jour, à cause de ça, j'aurais les histoires. ″Quand tu as la colère, il m'a dit, faut t'méfier !″ - parce que lui aussi, avant, il avait les colères terribles. Des fois pour rien. Il y avait même des vieux, dans le douar à côté, qui disaient qu'un jour, quand il était jeune comme maintenant m'sieur Georgess, il avait tué un Arabe. Ils savaient plus pourquoi (peut être comme ça, ″de colère″). Mais y en avait d'autres qui disaient que c'était pas lui qui avait tué l'Arabe, mais son père. M'sieur André avait dit que c'était lui, pour pas que son père ait les histoires – parce qu'il y avait eu le procès, après, à Alger.* » (p.144/145)

Ainsi, malgré sa grande amitié avec Slimane et la longue période qu'il a vécue avec lui, sa mort inexplicable au sein du roman est un autre indice illustrant la maboulie de Slimane.

Dans une autre perspective, si nous poussons plus loin encore la présentation de ces deux personnages principaux, nous pouvons extraire les portraits brossés par notre écrivain de l'ensemble des colons et des indigènes dans ce roman.

II-2-1-Le portrait du colon chez Pélégri :

Le colon est celui qui s'est placé et vit dans un pays colonisé ; cet être a sa propre vision du monde qui le rend différent par rapport à l'indigène ; il est ainsi défini par l'encyclopédie Encarta 2009 :

> *« Au* XIVe *siècle, le terme* **« colon** *» désigne la personne qui cultive une terre dont elle n'est pas propriétaire, en contrepartie du paiement d'un loyer en nature. À partir du* XVIIIe *siècle, le terme subit une évolution notable et caractérise celui qui fonde ou peuple une colonie, reflétant ainsi les nouvelles relations existant entre les pays d'Europe occidentale, d'une part, et les continents américain, asiatique et africain, d'autre part. Cette nouvelle donne s'est également traduite par l'apparition du terme de colonisation qui, à partir du* XVIIIe *siècle, désigne l'action de coloniser.*[59] *»*

Trois traits façonnent selon Pélégri la figure de colon qui est désigné dans son roman par le substantif « le Français ». Tout d'abord il est celui qui détient le profit, comme c'est le cas de m'sieur André et son fils m'sieur Georgess qui sont ceux qui commandent dans leur grande ferme. Slimane caractérise ainsi le Français : « (*Le Français, c'est comme ça – l'autre habitude il l'a pas. Quand il n'a plus l'argent ou l'bâton, il croit qu'il n'a plus rien. Son chemin il le trouve plus… Faut que tu l'aides.)»* (p.252). Cette citation nous démontre que le Français contrairement à l'Arabe n'est pas habitué à la pauvreté et à la misère, il

---

59 -Microsoft ® Encarta ® 2009. © 1993-2008 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

vit toujours au sein de la colonie dans les meilleurs conditions. Ensuite, le colon est la personne privilégiée : m'sieur André a plus qu'une maison bien construite ; là on trouve la description de la petite maison de m'sieur André faite par Slimane :

> « *Dans l'autre pièce à côté, il avait fait porter le grand lit, avec le bois qui brille, et la grande armoire pareille, les deux choses qu'il avait avec sa femme. Et aussi au mur, dans le cadre, les photos d'elle et de m'sieur Georges, petit. Dans la pièce du fond, il n'y avait que le vieux poste de la radio, sur la petite table près de la fenêtre, et le grand fauteuil.* » (p.142)

Enfin, le colon est l'être injuste aux yeux du colonisé ; cette caractéristique est incarnée par les militaires qui se comportent mal avec les indigènes surtout quand ils ont les fusils, comme le dit Slimane : *« Quand le militaire il a l'fusil, il peut pas en même temps avoir la cervelle ! »* (p.166)

Á partir de la lecture de notre roman, deux grandes figures du colon se dessinent. La première est celle du colonisateurqui refuse l'idéologie coloniale comme c'est le cas de m'sieur André, qui a une bonne relation avec les indigènes vivant avec lui dans sa ferme, comme l'affirme l'un des officiers arabes :

« - *Pourtant (il m'a dit encore), celui-là, le vieux [m'sieur André], il était pas méchant,* on l'savait. *Il avait rien fait.*
- *C'est la vérité, j'ai dit. Lui [m'sieur André] toujours avec l'Arabe !...»* (p.289).

Mais il a quand même sa chance de privilège et de profit au détriment des indigènes qui ne possèdent rien. La seconde figure est celle du colonisateur qui adopte l'idéologie coloniale ; autrement dit il est le colonialiste, c'est le cas

des militaires et de m'sieur Georges, ce dernier qui a tué un Arabe, Saïd. Même le père de m'sieur André a lui aussi tué un Arabe – voir citation ci-dessus. (p.144/145). M'sieur Georges se comporte mal avec tous les indigènes de la ferme et même avec son père ; Slimane confirme son esprit d'amour du commandement : *« Tu vois m'sieur André, que pour ça il y a l'échange, le partage… Moi, c'est mon fils que j'ai voulu frapper. Toi maintenant, c'est le tien qui veut te mettre dehors, qui veut commander tout seul…* » (p.138). Et aussi : «*… M'sieur Georges est venu après, l'air en colère comme d'habitude, parce qu'il veut faire celui qui commande. »* (p.99). En ce qui concerne les militaires, on les trouve partout pour effrayer les Arabes, comme le souligne notre protagoniste : « *L'Arabe, par force, là ou plus loin, il rencontre les militaires.* » (p.125). Il apporte aussi une comparaison très significative qui met en lumière l'agressivité des gendarmes français dans ce passage : « *le Français qui tire sur l'Arabe qui passe, comme sur le lièvre : ″ Tous là-bas ils sont mabouls !″ »* (p.230). Dans cette citation,la reprise, au pluriel, du mot du titre le *Maboul* est très significatif parce que le narrateur montre que les Français et les Arabes de ce temps-là ont perdu la raison à cause de leurs terribles affrontements ; autrement dit l'univers colonial est un univers qui rend ces êtres fous à cause des transgressions des valeurs humaines.

II-2-2-Le portrait de l'indigène chez Pélégri :

L'indigène est une personne originaire d'un pays envahi par des colonisateurs. Il est désigné dans notre roman *Le Maboul* par le substantif « Arabe », qui apparaît plusieurs fois. Le nombre d'Arabes est indéterminé, l'auteur ne se soucie pas de chercher d'autres mots qui le remplaceraient. L'Arabe reste anonyme, inconnu. Cette désignation représente un individu avec toute sa communauté. Le narrateur est un indigène qui rencontre ses semblables indigènes presque toujours dans la ferme. Le lexique et le

contexte utilisés dans la narration pour déterminer l'Arabe ne sont pas très recherchés. Le mot "Arabe" et "la pierre" désignent parfois l'adversaire des Français.

« La pierre » est une image fondamentale à laquelle recourt Slimane à chaque fois. La pierre est avant tout une matière dure qui se présente à la surface terrestre. Elle se distingue du caillou par ses grandes dimensions. Elle symbolise la terre de l'Algérie. D'ailleurs, Slimane, quand il compare soi-même et les autres Arabes à la pierre, veut montrer l'appartenance des Arabes à cette terre tout comme la pierre qui fait partie de cette terre. Les Arabes sont donc les pierres de touche car c'est par rapport à eux que la société des coloniaux et des colonisés a fixé ses valeurs. Ils sont aussi les pierres angulaires puisqu'ils sont une partie des êtres sur laquelle se fonde l'existence de cette même société.

En étudiant le portrait de l'indigène dans les écrits de Jean Pélégri, on peut y retrouver des traits caractéristiques qui parcourent son œuvre *Le Maboul.* Il s'agit d'abord de l'inertie et du sommeil de l'Arabe, sa passivité et son indifférence face à ce monde qui fait de lui un malheureux : « *C'est pour ça, tu penses, que tous les Arabes, tous, ils avaient alors le grand sommeil. Peut-être pour oublier, peut-être pour attendre – on sait pas. Slimane, lui, il avait attendu sept ans – sept ans dans l'tas de cailloux.* » (p.43). Ce sommeil s'explique politiquement par l'état des colonisés pendant les années qui précèdent la guerre de libération. Voici aussi ce passage qui montre le sommeil de Slimane :

> « *Elle [la terre] s'était mise à dormir, avec Slimane couché sur elle, à dormir tranquille, dans le grand silence de la montagne – comme elle faisait depuis toujours, depuis mille ans et plus, avec ses arbres, ses grands rochers et toute l'eau qui se promenait sur elle, avec les cailloux de l'oued et les autres.* » (p.32)

Dans cette atmosphère de silence et de somnolence, on retrouve le portrait de l'Arabe qui semble faire partie de ce climat atonique : « *Il était allé s'asseoir contre un des eucalyptus près de la cave, en s'enroulant dans le burnous. Les jambes pliées sous lui comme l'Arabe.* » (p.17)

Pourtant, il y a, dans tout colonisé, une nécessité capitale de changement, un refus qui résulte de la nature même de la condition coloniale. Pour cela, deux issues se montrent à lui : premièrement, il tente de devenir autre, comme le ferait Slimane : « *Slimane bien sûr, mais pas le même comme un autre, en même temps parce qu'il a le changement.* » (p.35). Cependant, ce changement ne lui fait rien c'est-à-dire que, même s'il ne veut pas être le colonisé, il reste toujours aux yeux du colonisateur et aux yeux de lui-même un colonisé : « Peut-être que les choses elles changent, tu réponds. Mais même si elles changent – ça change rien ! » (p.81). Deuxièmement, selon l'auteur, le colonisé se bat au nom des valeurs mêmes du colonisateur, utilise ses moyens de pensée et ses procédés de combat, pour le refuser et le rejeter absolument. De même, dans la forte affirmation de soi du colonisé en révolte, chez Saïd, ce personnage qui conteste la réalité amère de la ségrégation entre lui et m'sieur Georges, son ami d'enfance, Slimane constate :

> *« Y a que Saïd, le neveu à toi – celui-là, jamais il veut prendre l'habitude… Peut-être parce que qu'à force d'être tout le temps dans la ferme et de jouer toute la journée, quand il était gosse, avec m'sieur Georges, à force il ne pense plus comme celui qui vient de la montagne pour gagner la quinzaine. »* (p.39)

Ce personnage qui personnifie la voix des révoltés qui refusent cette situation coloniale est tué par un Français, m'sieur Georges ; c'est la logique finale pour tous ceux qui n'acceptent pas d'être des colonisés, comme le souligne Slimane: « *Celui qui peut pas prendre l'habitude, le jour d'après tu l'vois plus :*

il a crevé. Seulement tu vois sa mère qui l'emporte le matin, avec la toile autour pour le cacher dans les cailloux, pareil l'escargot. » (p.41)

Jean Pélégri présente l'indigène en état de pauvreté extrême ; cette mauvaise condition sociale est décrite par notre personnage Slimane : *« Ils ont les gosses, beaucoup, tous avec la gandourah sale déchirée qui cache rien. Tu les vois un jour qui se promènent avec la chèvre, et le jour d'après, tu en vois plus un ou deux. Parce qu'ils sont morts.* » (p.41). Il dit aussi : « *Des marques d'Arabes marchant pieds nus ou avec les espadrilles.* » (p.114).On trouve aussi la comparaison faite par Slimane entre les Arabes et les mesquines (ce mot arabe qui signifie les mendiants) : « *Des Arabes étaient assis pareil, des mesquines qui faisaient contre le mur les mendiants avec la main.* » (p.180). D'ailleurs l'Arabe a pris l'habitude de n'avoir rien, comme Slimane l'explique à son patron, m'sieur André : « *"T'en fais pas, tu réponds… L'Arabe il a pas besoin de beaucoup, il a l'habitude."* » (p.239).

L'indigène est selon Pélégri une personne qui respecte les vieux ; malgré son horrible situation sociale, il sait se comporter avec les gens plus âgés que lui : « *L'Arabe, jamais il lève la main sur le vieux.* » (p.206) ; et encore : « *Un Arabe ne va pas faire enlever la chemise à un vieux. Devant les femmes.* » (p.207). D'ailleurs, il aide les mendiants parce qu'il a la conviction que cette attitude fait de lui un vrai Arabe :

> « *Pour l'Arabe, le mendiant ce n'est pas seulement le pauvre, le mesquine, c'est* d'abord *quelqu'un que Dieu envoie à chacun pour l'épreuve, celle du partage (et ça fait rien qu'il soit un Français, au contraire), l'épreuve-sadaqua : qui t'oblige, si tu es un vrai Arabe, à ouvrir ta maison. A la partager.C'est pour ça,* pour l'épreuve*, que l'autre avait dit Mektoub à Slimane.* » (p.250)

Ces portraits de colon et de colonisés ont des descriptions qui demeurent un outil fossile de compréhension du rapport dominant/dominé, traversant toujours

et à diverses échelles nos sociétés contemporaines – de manière certes moins hégémonique que dans la *situation coloniale*, mais tout aussi sanguinaire et avilissante.

II-3-La coexistence du colonisé et du colon chez Pélégri :

Jean Pélégri nous offre des caractérisations distinctes et définies des deux principaux acteurs du fait colonial : le colon et le colonisé. L'auteur ne se contente pas de lier les deux figures retracées mais il met aussi en principe le rôle décisif du rapport entre ces groupes sociaux. Le colonisateur et le colonisé se fondent l'un l'autre par leur interaction dans le contexte de la colonie. Il ne s'agit pas pour autant de découvrir des justifications pour les attitudes de l'un ou de l'autre, mais surtout de mettre en avant la charge de la coexistence dans une situation aussi agressive que celle de la colonie.

L'œuvre de Pélégri ne cherche pas à établir des principes qui justifient une catégorisation fixe des êtres intégrés dans la société coloniale. Dans son roman et par le biais de ses personnages, l'auteur aborde les conditions de vie de ces groupes sociaux qui déterminent une classification spécifique propre à cette société des colons et des colonisés. Les concepts de colon et de colonisé ne développent pas seulement l'essence des Français et des Arabes algériens mais plutôt les possibilités de coexistence entre des communautés différentes dans le monde de la colonisation.

L'auteur donne ainsi une description des composantes humaines du fait colonial. Les différents traits psychologiques de chaque être sont présentés dans un ordre de cause à effet qui consolide la démarche de l'auteur. Chacun des personnages, chacun de ses propos, chacun de ses actes mettent en évidence la vigueur de la pensée de l'auteur. En ce sens, la présentation du portrait du colon

et de celui du colonisé met en exergue le rapport de force entre ces groupes sociaux. Malgré leur dépendance réduite, dans la société coloniale c'est le colon qui détermine le mode de vie du colonisé.

Ce que nous constatons dans l'œuvre de Pélégri, c'est le fait d'une communication plus ou moins faible entre les Français et les Indigènes. Ces deux peuples qui résident ensemble et qui partagent la même réalité ne cherchent pas à prendre un véritable contact, sauf m'sieur André qui développe avec Slimane une vraie relation d'amitié. Même en vivant ensemble, dans un même espace, échangeant les différents services, ces foules de croyances distinctes maintiennent la distance essentielle à la protection du groupe, comme le montre Slimane : *«″ Les Français dans la montagne, les Arabes dans la plaine – et tous les deux avec la montre… Y a l'échange !″ »* (p.166). Certains endroits de rencontres et d'échanges présumés favorisés (la ferme, cafés, les rus, les trolleys) ne donnent lieu qu'à un côtoiement obligatoire. Slimane le décrit soigneusement :

> *« Le café où les Français buvaient l'anisette, la place devant l'église où d'autres jouaient avec les boules, l'épicerie arabe avec dehors les sacs de haricots ou de pois chiches, et, plus loin, la mairie des Français, avec le drapeau en haut près de la fenêtre… »* (p.50).

On peut observer ici la coexistence quotidienne et habituelle de deux peuples, qui se côtoient chaque jour. L'Arabe n'est qu'une personne étrangère pour le Français. Slimane explique cette coexistence :

> « *Les Français, j'ai pensé, ils ont le livre où le temps est écrit d'avance, les Arabes ils ont le livre pour les autres choses. Y a l'partage...*
> *Et partout pas moyen qu'ils se comprennent...* » (p.119)

II-3-1-Rapport de violence :

La violence est un thème qui a été constamment traité sous toutes ses configurations ; de ce fait, il est difficile de le définir. Mais, parce qu'on a affaire à une étude qui porte sur des individus, on peut adopter la fameuse définition du psychanalyste Freud qui considère la violence comme :

> « *Une réponse aux frustrations, conscientes ou inconscientes subies par l'individu dès sa plus tendre enfance. Cette violence, très souvent refoulée, s'exprime aussi bien dans les rêves que dans les fantasmes. Elle peut aussi être, s'il n'y a pas d'issue possible, la cause de troubles mentaux.*[60] »

D'ailleurs, la violence dénoncée n'est pas celle qui naît avec l'être humain, mais la propagation non contrôlée de la violence qui est absolument refusée. Comme l'écrit Roland Ernauld : « *La violence fait partie de l'être humain autant que le désir d'harmonie. Le véritable scandale n'est pas la violence congénitale, mais sa manifestation incontrôlée, contraire aux intérêts personnels comme aux intérêts collectifs.*[61] »

Tout au long de notre lecture attentive du roman, nous avons remarqué que l'auteur s'adonne à une analyse des liens quotidiens entre les colons et les colonisés. Parmi les rapports qui y sont bien exposés, on trouve le rapport de violence qui est considéré comme un passage incontournable pour chaque auteur qui écrit dans une période de guerre.

---

[60] - Freud, cité par E. CALAIS. R., DOUCHET, in *Thèmes de la culture générale et littéraire*, Ed Magnard, Paris, 1999, p. 97

[61] -Roland Ernould, "*Rose Madder, un destin enrage*", p. 9, in http://perso.club-internet.fr/rernould/p9rose.htlm

Á cet égard, notre écrivain Pélégri en tant que médiateur a bien énoncé le rapport de violence marquant le quotidien des groupes à l'époque, en rapportant les paroles et les actes de son personnage principal. Cet indigène qui dénonce la maltraitance des militaires français envers les Arabes dit :

> *«… Alors, comme c'est chaque fois chez l'Arabe quand il pense au gendarme, même s'il a rien fait- tu peux plus bouger… Tu peux plus ! Comme si l'képi qu'il a sur la tête c'était pareil que l'serpent qui regarde l'oiseau : la tête elle se vide et dans les jambes, tout le long, la peur elle t'entasse les cailloux. »* (p.56-57).

D'ailleurs, la violence qu'a vécue le colonisé pendant cette période coloniale est marquée par l'ampleur des manifestations, des bagarres de tous les jours par lesquelles les jeunes, mal payés par leur patron, montrent leur contestation de cette position et ce mépris en lançant des injures :

> « *Dans les jeunes, treize, quatorze ans, des fois moins, ceux que le patron paie pas cher, y avait la bagarre, comme tous les jours pour savoir qui va prendre l'eau le premier, chacun se criant avec les autres les injures et se cognant les bidons.* » (p.38).

Et il explique aussi : « *Parce que ça sert à rien de crier – à leur donner les coups avec la matraque. Eux ils partent un peu, comme les mouches quand tu fais l'geste, et de loin ils commencent à l'insulter, comme s'ils allaient l'tuer. Toujours tu as vu ça… » (p.38).* Mais ces colonisés, à force de ne pas surmonter ce réel amer, ils en ont pris l'habitude, comme le souligne Slimane : « *Pendant que le chef de chantier, derrière comme si la vigne elle était à lui, il surveille avec la matraque… Alors, bessif, tu prends par force l'habitude.* » (p.39).

Pélégri présente dans son roman toutes les formes de violence, tant physique que morale. Suivant l'exemple de la scène d'une bagarre brutale à la ferme décrivant un meurtre inéluctable, le lecteur arrive à constater que l'Arabe est réduit à la lame de couteau et le Français au revolver ; idée soulignée par Slimane : « Chacun dans l'fond, il doit savoir que le couteau des fois, ça commande l'Arabe, et le revolver le Français. » (p.86). Cette bagarre meurtrière qui met en jeu les deux acteurs de la situation coloniale, le colon (m'sieur Georges) qui a fait l'acte de tuer et le colonisé (Saïd) qui est la victime, expose différentes formes de violence. Il y a d'abord la violence verbale qui s'incarne par le fait que ce colonisateur a insulté l'Arabe : « *peut-être parce que l'autre lui a dit, sans crier, mais avec toute la figure, comme c'est l'habitude : ″ Sale Raton, dégage !″* » (p.89). Ensuite, on trouve la violence physique qui se présente lors de l'affrontement de ces adversaires :

> « *Parce que l'autre [m'sieur Georges], avec le revolver, il avait reçu le raisin comme la gifle. Tout de suite (en même temps on pourrait dire) il a fait passer le revolver dans la main gauche, pour montrer qu'il n'a pas besoin de ça, et avec l'autre, de toutes ses forces, dans la figure de Saïd, adjbet ! il a donné le coup de poing. ″* » (p.89).

Une simple étude des étapes du meurtre présentées dans ce roman montre qu'il permet de décrire un des conflits coloniaux. Si Saïd meurt, c'est qu'il a transgressé la loi coloniale, qu'il a péché par arrogance :

> *« C'est là que l'autre [m'sieur Georges] a dû s'énerver. Quand tu attrapes un Arabe à te voler, tu aimes bien qu'il te montre qu'il a peur. S'il l'a pas, mais au contraire, la rigolade et l'air de pas te voir - alors que toi, en plus, tu as l'revolver – y a pas, faut qu'tu fasses quelque chose !...* » (p.86)

Le texte de Pélégri manifeste la conduite de part et d'autre en faisant porter la responsabilité de l'affrontement à Saïd. Voilà les différents passages qui mettent en lumière comment Saïd provoque et va mourir d'une manière bête :

* « *c'était Saïd avec ses yeux, on peut dire, qui le lui avait montré – il avait vu dans la main de l'autre [m'sieur Georges], en face, le revolver.* » (p.85)

Saïd semble narguer Georges : *« Aussi pour ça, l'autre s'est avancé, d'un pas, rien qu'un. »* (p.86)
* *« Saïd tout d'un coup il a changé de figure […] il a craché le raisin qu'il avait dans la bouche, le raisin français, la peau – avec dans les yeux, jusqu'au fond, la méchanceté arabe terrible, celle qui te fait penser au couteau. »* (p.89)

Le coup de poing – Saïd à terre – sang dans la bouche – Saïd provoque, insulte : « *L'affaire si on veut, entre un revolver français et une rigolade arabe.* » (p.90)

* « *Saïd […] sans se presser, tranquillement, il s'est mis à se coucher mieux. Il a poussé un peu les mottes avec les pieds, pour avoir les jambes bien dépliées, il a remué un peu le dos pour se faire la bonne place et en se mettant les deux mains derrière la tête comme pour dormir, il s'est allongé, prés du bloc de ciment en bas du grand poteau, il s'est bien calé […] comme le type qui se prépare à faire la sieste et qui regarde son collègue dans l'soleil […] c'est pour ça que l'autre a dû tirer – pour lui montrer qu'il était là.* » (p.91)

Saïd provoque l'autre en brandissant son sexe (p.91). *« L'autre il avait tiré dedans. »* (p.91).

Dans le roman de Pélégri, le texte commentaire envoie ce meurtre ancien dans un univers vulgaire de la colonisation. Il tente de mettre en scène deux

anciens amis d'enfance qui se défient : l'un de ces deux gosses, Saïd, meurt car il est un colonisé qui n'a pas un savoir-vivre colonial.

Pour Pélégri, La violence pendant la colonisation est partout, dans toutes les générations, elle apparaît à tous les âges, dans les fermes mais aussi dans les esprits des êtres de cet univers. Elle est peut-être plus visible quand elle est exprimée par des groupes de jeunes, à travers des actes comme l'assassinat par exemple, et donc, elle apparaît comme plus importante.

II-3-2-Rapport de partage :

Le partage est le fait de contribuer à quelque chose ou d'avoir en commun quelque chose avec d'autres. Dans le contexte colonial, le partage est que le colonisé a en commun les différentes formes de vie avec le colon.

Pendant la période coloniale en Algérie, conflits et tensions ont alimenté le quotidien des colons et des colonisés. Les partages interculturels n'ont pas lieu dans ce contexte sauf quelques exceptions qui relèvent beaucoup plus de l'imaginaire que du réel. Imperceptibles à travers une approche historico-politique ou diplomatique, ces partages ne peuvent être envisagés par l'historien que dans le cadre d'une étude anthropologique, ou dans le cadre d'une fiction comme celle-ci.

Quant aux études sur les formes de partages intérieurs à la communauté des colons et des colonisés, partages soi-disant interculturels – tangibles ou intangibles – leur importance réside dans le fait qu'elles mettent en exergue au-delà des frontières de la société coloniale, l'aptitude de certains êtres à se réaliser dans des formes de partage interindividuel.

Notre roman en tant que mode d'expression littéraire qui reflète la réalité coloniale, met en lumière une forme de partage entre un colon français et un colonisé arabe. Cette situation particulière montre une volonté de la part de notre écrivain, qui cherche à valoriser les liens de rapprochement et de fraternité entre les deux acteurs du fait colonial, et à écrire en répondant d'une manière thérapeutique à la rupture et la séparation entre ces différents êtres. De ce fait, il rapporte ses idées véhiculées par les propos de son narrateur, Slimane :

> « *C'est à ce moment (et il pouvait dire, il en était sûr, qu'il n'y avait pas de rapport avec l'idée qu'il allait avoir ensuite), qu'il avait eu envie tout d'un coup, parce qu'il s'était préparé, de faire pour la première fois la prière : celle qui parle du partage, du jument et du chemin qui empêche de se tromper, la prière du matin – pour la première fois depuis longtemps, peut-être même depuis toujours.* » (p.17)

Dans le même ordre d'idées, Slimane et m'sieur André vivent ensemble partageant tous les moments de la vie, tant les mauvais que les bons c'est-à-dire qu'ils ont créé un monde propre à eux, avec ses lois et ses règles spécifiques. D'ailleurs, chaque jour de bonne heure, Slimane est la première personne qui entre en contact avec m'sieur André. Comme le souligne le passage suivant :

> « *Ensuite Slimane, comme d'habitude, comme depuis quarante ans, était allé réveiller m'sieur André, dans l'autre maison. Avec le bâton il avait frappé à la fenêtre, celle du milieu, en criant fort : ″ C'est l'heure, m'sieur André !...″ L'heure de quoi ? on pouvait se demander – vu que maintenant, dans la ferme, il commandait presque plus… Tout de suite de l'autre côté, comme les autres jours il avait répondu : ″ Oui, oui, d'accord ! ″ C'était façon pour tous les deux, de chaque côté de mur, de se dire bonjour. Presque toujours d'ailleurs, avant même qu'on l'appelle, il était réveillé, comme s'il entendait de loin arriver le bâton de Slimane. Mais Slimane tous les jours, même s'il*

> *l'entendait marcher dans la chambre, lui disait quand même* que c'était l'heure. *″ Ya Slimane – il avait dit une fois, en rigolant – le jour où j'me lève pas de bonne heure, j'suis mort…″ A ça tu penses, maintenant que tu as plus besoin de le réveiller, que les choses sont finies. »* (p.75)

Ces deux êtres pris dans cette histoire qui les met face à des choix impossibles, l'Arabe colonisé et le Français colon, le patron et le valet, ont trouvé le moyen de se faire signe et de casser le mécanisme inégalitaire et agressif imposé par la colonisation. Ils partagent même les sourires : « *″Tout ce que j'ai pas vu, tu m'le racontes !...″ Il [m'sieur André] se répétait la chose avec le sourire. Comme pour mieux comprendre. Moi j'ai eu le sourire aussi, parce que tous les deux, pour la première fois – on avait trouvé le chemin. »* (p.240)

De plus, cette œuvre s'interroge sur le rapport entre ces deux communautés qui coexistent dans un univers de guerre qui s'avère dans plusieurs domaines à savoir : historique, culturel et langagier. Parmi les expressions qui mettent en lumière ces bribes de partage qui s'incarnent bel et bien dans la forte liaison entre Slimane et m'sieur André, en voici quelques-unes qui exposent le meurtre de m'sieur André par Slimane, qui est presque un meurtre par affection :

> « *Tu dis que tu connais pas !... c'est pas celui-là que j'ai tué (j'ai dit). C'est le vieux [m'sieur André] !...* c'est lui qu'il fallait… *L'autre [m'sieur Georges], c'était pas l'affaire de Slimane !* » (p.286). Et encore : « *C'est la vérité, j'ai dit. Lui toujours avec l'Arabe !... C'est pour ça aussi que la raison,* la vraie raison pourquoi, *il n'y a que Dieu pour la dire. Slimane, il peut pas. Il peut pas* – vu que lui, quand on cherche bien, il avait plutôt les raisons contre. » (p.289)

Un plus tard, Slimane rapporte la bonne réponse ou la véritable justification de son meurtre, celle de la pierre, symbole de la terre ; il s'explique dans la

citation suivante : « *Pourtant il avait encore dit, pour continuer : ″ Peut-être que la pierre me l'a fait tuer pour rien ?... ″ (Parce que quand même – y avait le doute.)* » (p.290)

II-4-Les perspectives idéologiques du roman :

Dans cette œuvre, une grande interrogation se pose : le devenir d'un rapport de deux peuples qui ont coexisté dans une période coloniale. Pour Pélégri qui a voulu fondre sa voix dans la voix de l'opinion publique à l'époque, son œuvre ne pouvait que figurer la question et tenter d'en présenter les possibilités de la réponse. La récurrence de certains thèmes intéressants peut être éclairante quant à cette interrogation fondamentale :

Quels problèmes, quelles attentes et quelles perspectives pose ce roman Le Maboul *dans cette période spécifique de la colonisation ?*

Notre écrivain, d'origine pied-noir, interroge à nouveau la mémoire et l'identité au sein d'une histoire coloniale dans laquelle les rapports humains sont d'ordres multiples. Ce roman se situe dans le prolongement de ses précédents romans. Il poursuit ses interrogations sur le rapport colonisé-colonisateur dans le cadre de l'échec d'une Algérie coloniale qui n'a pas su rester multiculturelle ou multiethnique. Des populations entières sont parties, mais la mémoire de la cohabitation de la période coloniale demeure chez ceux qui l'ont vécue. Il en a pris conscience à l'occasion de son installation en France après l'indépendance. Il s'était présenté comme un écrivain algérien en exil. Comme il a répondu au grand écrivain algérien Kateb Yacine, un jour où celui-ci s'était mis en colère en

affirmant que les pieds-noirs l'énervaient avec leur insupportable nostalgie de la terre d'Algérie : « *La nostalgie est un droit universel.* [62]»

Si nul ne saurait deviner l'issue des querelles mémorielles en matière de rapport colonisé-colonisateur, notre écrivain investi dans ce contexte colonial a souhaité, par le biais de son œuvre, fournir les arguments susceptibles d'impulser un dialogue entre des groupes qui entretiennent des rapports conflictuels au regard du passé colonial.

II-4-1-Témoignage historique :

Témoigner, c'est faire preuve de quelque chose, c'est-à-dire mettre noir sur blanc des souvenirs. Le témoignage est un outil qui permet à l'auteur d'extérioriser et de s'épousseter en quelque sorte des expériences de son passé. Selon Primo Levi, dans la préface de son ouvrage *Témoignage et Littérature,* le témoignage est conçu ainsi :

> « *Le besoin de raconter aux "autres", de faire participer les "autres", avait acquis chez nous avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires ; c'est pour répondre à un tel besoin que j'écris mon livre ; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure.* [63]»

Le témoignage est donc bien une façon de donner forme aux souvenirs, pour que les autres aient conscience de ce qui s'est passé. Un témoignage sur un fait tient compte de l'état d'esprit des foules à une époque donnée et dresse la

---

[62] - Jean PELEGRI, cité par Dominique Le BOUCHER, in revue : l'actualité littéraire, Pélégri / Gide les voix de l'eau, Ed Gallimard, Paris, 1997, p.02, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

[63] - Primo LEVI, préface de *Témoignage et Littérature*, in http://calenda.revues.org/nouvelle8047.html

chronique des actes ; c'est- à-dire que ce témoignage est informé par le vécu et la culture de cette même période et de cet écrivain qui le rapporte.

La situation de crise dramatique qu'a vécue l'Algérie pendant l'époque coloniale et l'aggravation de la déchéance de la condition sociale du colonisé provoquée par le colonisateur qui fait recours à la violence quand il affronte les révolutionnaires colonisés, ont suscité de nombreuses publications, qui témoignent de ce réel amer. Comme l'affirme Salima Aït Mohamed : « *[les] écrivains algériens témoignent, femmes et hommes pour qui le langage est le dernier rempart de l'intelligence contre la violence, la haine, l'obscurantisme.* [64]». Le roman algérien, à cette période, est donc un exercice littéraire singulièrement porteur de transmission de souvenir, de mémoire et de témoignage.

Le témoignage de Jean Pélégri dans son roman *Le Maboul* met en lumière le rapport colonisé-colonisateur au sein de la société coloniale, leur dimension de témoignage plus ou moins réel, même à travers le fictif. C'est un témoignage qui entraîne la description, soignée et simple à la fois, d'un univers qui se développe de prime abord par son métissage ; métissage qui sera même le primordial motif de la lecture de son œuvre.

Il rapporte des faits historiques par le biais de son roman. D'ailleurs, il a témoigné au sein de son œuvre que la violence a envahi l'Algérie coloniale à cause de la confrontation des militaires français et des militants algériens. Cette confrontation a duré sept ans :

> *« Sept ans comme ça… comme quand y a la guerre et que chacun attend qu'elle finisse… Sauf que là, tu as rien, même pas l'fusil pour*

---

[64] -Salima AÏT MOHAMED, *Ecrits d'Algérie,* Ed.Autres Temps, Les écrits des forges, Marseille, septembre 1996, p. 183

> *t'occuper, même pas la peur, ou la question de savoir si tu vas être tué ou non. Rien. Les nuages et les cailloux – c'est tout… Seulement de l'usure, tu peux dire.*
>
> *C'est pour ça, m'sieur André, que quand la guerre arrive pour de bon (même si tu as compris, tout de suite, qu'avec elle c'est peut-être le changement pour toi), quand elle arrive tu peux attendre… Trois ans, quatre ans, plus… Les Arabes, m'sieur André, ils ont la patience. Ils ont appris. »* (p.44)

L'auteur symbolise l'Afrique par le négro et l'opinion publique par le pronom indéfini « tous » ; ces témoins de la situation de l'Algériecoloniale témoignent des atrocités de la guerre, dans la volonté de transmettre ces vérités aux autres générations : « *Tous ils regardent les choses, même le négro, pendant que toi dans ta tête, tu marches déjà sur le chemin de douar […] il avait dit m'sieur André. »* (p.165/166). Dans le même sens, il a dit aussi :

> « *Deux – avec la casquette-serpent et dessous les yeux qui regardent tranquilles, avec la rigolade, sûrs que l'oiseau, maintenant, il peut plus s'envoler. Tous les deux sansse presser, comme avec le détour, ils s'approchent de l'arbre mort – pendant que* toi*, dans la tête, tu cours de l'autre côté de la montagne, vers le douar, et en même temps, toujours avec la course, vers la maison de m'sieur André – alors que les deux, le pas tranquille, et à l'oreille comme le téléphone, viennent un à droite un à gauche. Et qu'un troisième, pareil, mais avec la figure noire, le négro, sort dans l'oued d'un autre arbre-laurier. »* (p.164)

Il témoigne également de la conscience de la première génération révolutionnaire symbolisée par le vieuxqui veut récupérer sa terre. Cette génération dont le but était de dévoiler la vérité aux autres générations qui la suivent :

> *« Peut-être, à la vérité, qu'il te faisait peur justement parce qu'il était un vieux, avec de la colère – mais la force pour aller avec… A cause de ça aussi, personne l'écoute. Surtout quand il va dire aux jeunes, avec les injures, qu'ils doivent pas travailler en bas. ″ Avec quoi j'mange ?″ ils répondaient… C'est là qu'il recommençait à parler des cailloux qui s'cassaient, du temps qui va venir ou du cheval blanc – pendant que les autres s'en allaient. Là il m'disait,(comme Saïd il va l'faire après) : ″* La terre elle est à toi !*″ D'accord, j'répondais, parce que moi j'pouvais pas me moquer comme les autres, vu qu'il était l'parent. Mais dans moi je pensais que se dire ça – ça sert à rien, vu qu'en bas tu vois tous les jours comment elles se passent, les choses… »* (p.45)

II-4-2-La valeur de la coexistence des personnes :

La coexistence des personnes est l'une des configurations de la collaboration qui doit se créer sur les fondements de la confiance et du respect mutuels. L'importance d'une coexistence est de faire aboutir les buts communs aux parties en vue de coexister.

De plus, si la signification de la tolérance affirme à chaque être la possibilité de garder ses principes et ses propriétés, elle aura rencontré le vrai modèle qui détermine toute action de collaboration avec l'autre. Cette action reste tracée dans l'esprit de ces deux êtres qui ont à coexister:

> « *Ce qu'il n'avait pas oublié, lui Slimane, c'est ce qu'ils avaient fait ensuite, quand ils étaient partis tous les deux vers la cave. Ils avaient pris le chemin tout droit, le long de l'orangerie […]. Ils avaient marché comme ça tous les deux dans la nuit […] cette grosse lampe blanche qui montrait le chemin – et dessous, il y a avait la terre, qui*

bougeait plus, qui dormait, tranquille, comme elle a l'habitude les autres jours. » (p.35)

À tort ou à raison, il est acquis dans les éventualités de l'époque coloniale que le colonisé dans sa communication avec le colon est couramment soumis à des représentations antithétiques et variées, qui se transcrivent dans la liaison constante du textile corporel de la terre. De ce fait, notre écrivain met en exergue la discussion signifiante entre son personnage colonisé et son personnage colon qui porte sur la pierre symbole de la terre : « *Pareil il faisait avec m'sieur André : ″ Hé, je pense, m'sieur André, je pense !″ il disait. Et si l'autre lui demandait à quoi : ″* Je pense à la pierre*″ il répondait, pas plus, parce qu'à lui non plus il ne pouvait rien dire. Même vers la fin.*» (p.22)

La coexistence des personnes implique la coexistence civilisationnelle et culturelle ; elle doit aspirer à servir les nobles desseins de l'humanité mais elle risque de se réduire à des slogans creux. Á cet égard, Pélégri est tenu d'être attentif quand il lance son appel au dialogue et à la coexistence entre les deux acteurs du fait colonial ; conscient que cette terre Algérienne est celle qui donne la force à ses deux composantes humaines, deux civilisations et deux cultures en présence. Cette conscience est née de l'échange avec l'ennemi d'hier en créant une histoire commune qui regrette une Algérie multicommunautaire et multiculturelle au-delà de la morne histoire coloniale. Autrement dit il cherche comme tout pied-noir les points de repère qui peuvent réaliser en quelque sorte la conciliation entre les Européens et les indigènes sur la terre algérienne. Il a la conviction que la coexistence entre les personnes est une des nécessités impérieuses qui assurent la survie du genre humain. Idée qu'avait esquissée son protagoniste en disant :

« Et maintenant tous les deux [m'sieur André et Slimane] ils avancent sur le chemin, dans la nuit, celle d'aujourd'hui et celle d'il y a mille ans, comme dans les Histoires où il y en a deux qui descendent de Là-

Haut et qui se mettent à faire le grand Voyage sur la Terre, avec la lune arabe à gauche et les étoiles au-dessus. Sans que ni l'un ni l'autre sache quand ça va finir… » (p. 35/36)

II-4-3-Expérience de l'Autre et l'image de Soi en Algérie :

Cette expérience de l'autre et de l'image de soi s'ordonne autour de deux sujets : la coexistence des personnes et de leurs groupes d'une part, et la tolérance des systèmes et des individus d'autre part.

La société coloniale a créé un prototype très ambigu du rapport à l'Autre. Le rapport entre colons et colonisés n'a jamais pu s'établir sur un fondement vigoureux susceptible d'encourager les attitudes tolérantes. Séparer ce genre de conduite suggère bien sûr une conception plus compliquée, moins problématique de la société coloniale. En 1987, Mouloud Mammeri, dans un entretien avec Tahar Djaout, montre le rapport entre les deux communautés qui met en scène la réalité coloniale :

« Les deux communautés […] étaient parfaitement étrangères l'une à l'autre. J'entends quant au fond. […] Pour un Européen d'Algérie, un Algérien n'avait pas d'existence pleine. C'était un modèle vaguement fantasmatique : quelques fonctions […] quelques schémas rapides […] un vague fonds de peur […] Dans la société coloniale, ce n'est pas un individu, ce sont tous les Algériens qui sont étrangers, plus étrangers que le plus étranger des Pieds-Noirs. »[65]

La compréhension de l'autre et de l'image de soi s'entrelace dans la compréhension du système sociopolitique qui est celui de l'autre et aussi de

[65] - Mouloud Mammeri, cité in « Camus et l'Algérie. Fraternités littéraires et tensions citoyennes », Journées de Lourmarin, 10-11 octobre 2003 - *Albert Camus et les écrivains algériens, traces*, Edisud, octobre 2004, in http://christianeachour.net/Thematique%20albert%20camus.php

celui qui est le sien. Et ceci est dû à la particularité de chacun des deux, d'une part, et de l'autre, de leurs ressemblances. Aussi la détermination de l'autre n'a de sens que par rapport à soi.

Dans son roman *Le Maboul*, notre écrivain a présenté une image de soi née justement de son interaction avec l'autre qui est pour lui « l'Arabe ». Le dialogue entre ses deux personnages principaux (Slimane et m'sieur André), quand il explique l'attachement que chacun porte à cette terre qu'il vit, est un indice de ralliement permettant d'approprier l'autre à partir de son existence réelle et non plus à partir d'une négation :

> *« … Ils se parlent, bien sûr, mais pas pour de bon. Du raisin, du nuage, des tomates – là, d'accord, ils parlent. Mais pour le reste – rien. Même avec m'sieur André… Sauf quand la terre avait bougé, et que tous les deux la nuit, comme les pèlerins, ils avaient marché vers la cave mais là, peut-être, y avait même pas besoin. La terre avait bougé. Alors, après, quand on était en train de marcher sur elle, c'est comme si Dieu la rendait – à tous les deux. »* (p.119)

CONCLUSION

Nous avons essayé, tout au long de cette modeste et simple étude, de montrer la présentation du rapport colonisé/colon par Jean Pélégri dans son roman *Le Maboul*. Sans vanter de l'exhaustivité, il nous apparut légal de tirer le profit de ce travail. Sans reprendre ici les divers éléments mis en lumière par l'étude, il apparaît que l'expression de « rapport colonisé/colon » possède une conception rigide et conflictuelle. Ce rapport enfanté sous la période coloniale, en entrelacement à l'occupant et à sa politique spécifique, ne pouvait offrir au monde entier qu'une image bien déterminée de leur essence puisque les Européens, les Algériens en étaient affrontés. Pour comprendre les enjeux de cette expression, il a été plus que nécessaire de revenir sur son contexte historique particulier.

Cependant, cette étude apparemment simple que nous avons conduit par une lecture immanente de l'œuvre, nous a licite d'acquérir certaines performances analytiques, d'adopter une démarche intéressant à interpréter logiquement les éléments nécessaires d'une œuvre littéraire à savoir : contexte, titre, personnage, narration, langage et perspective. Ainsi, notre démarche a compris de faire appel aux éléments tant textuels que paratextuels pour aboutir à construire le portrait de ces êtres repérant à travers une interprétation des indices délivré justement par la compétence de lecture.

Près d'un million de Pieds- Noirs quitte l'Algérie en peu de temps. Ils s'installent en Argentine, au Brésil, en Israël, en Australie, aux États-Unis. La plupart d'entre eux vont en France et au Dom-Tom. Pourtant ils n'ont jamais abandonné leur identité liée à leur pays natal. Cette terre algérienne a été inspiratrice d'initiatives littéraires originales importantes où il faut mentionner le nom du grand parmi eux, Jean Pélégri.

L'Algérie, pays natal et vraie patrie de Jean Pélégri retrouve son reflet dans l'œuvre de l'auteur au moment du colonialisme en décadence. C'est sur les pages

des écrits de notre écrivain que la réalité algérienne pendant la période coloniale trouve l'une de ses expressions. L'œuvre de Pélégri portant un regard peu ou prou critique sur l'univers métissé qui reste un univers aux contours étroitement déterminés par un entrelacement très compliqué de valeurs et d'images qui régentent et charpentent les rapports entre ces êtres avec le lieu qui les regroupe. Cet univers engendre le métissage qui est considéré comme un thème tabou, car il a une forte liaison avec deux éléments assez sensibles dans les représentations artistiques à savoir le sang et le sol, comme le confirme Aziz CHOUAKI :

> *« De tout temps et en tout lieu, le métissage est sujet tabou. D'abord parce qu'il a partie liée avec le sang et le sol. Sang de la tribu dont il faut préserver l'entité et le lignage, mais aussi fantasme du viol et de l'étranger – nous touchons là à un paradigme central des sociétés méditerranéennes : l'honneur tribal et la norme endogamique (...) Si le métissage s'égare dans le biologique, il ne prend sens que dans la langue travaillée par l'imaginaire (...) A la différence du scribe, le métis est un conteur qui sauve la mémoire de son peuple parce qu'il en préserve les multiples métaphores.*[66] *»*

C'est ici où les Européens et les Indigènes vivent ensemble. Pélégri montrait l'Arabe tel qu'on l'apercevait à l'époque, lié à la terre algérienne, tellement proche, et en même temps tellement étranger aux habitants européens. La difficulté de la communication, la distance et la réserve étaient un état normal de la réalité coloniale de l'époque. L'Arabe des écrits de Pélégri donne l'impression d'être un individu mystérieux et naïf, qui vit dans son monde de principes, de règles, de traditions et de mentalité bizarre. Le colon qui se sent

---

66 - Aziz CHOUAKI, « *entre héritage et dispersion – Le contemporain métis* », *Insyniat*, (Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales) Univ. D'Oran, 2006, numéro coordonnée par Mourad Yellès, sur « Métissages maghrébins », pp.141 à 154.

généralement privilégier dans cet univers colonial, semble isolé en se tenant à distance dans la vie de ce peuple indigène.

Jean Pélégri, dans son œuvre veut dire les qualités de la communauté multiculturelle, avec ses contrastes, et une histoire secrète, cachée derrière l'histoire apparente officiellement. Cette réalité-là tissait des liens entre les colonisés et les colons, elle aurait pu créer un peuple multiple, qui aurait s'enfui aux pièges tendus par l'histoire: il s'en est fallu d'un souffle. J. Pélégri a dit à ce propos **:**

> « *A force de vivre avec des Arabes, en partageant leurs conversations, leur nourriture, leur façon d'être, on a un sentiment d'inanité lorsqu'on rentre en Occident. Le rêve de la vie, c'est d'avoir au minimum deux mémoires. Plus l'on a de mémoires et plus l'on est riche. Quand j'ai un problème d'écriture à résoudre, il faut que je fasse coïncider deux personnages, le maghrébin et le pied-noir ou le français. Si cela coïncide, c'est juste. C'est une sorte de vérification de la pensée de la part de l'autre. Et quand l'autre me parle, il m'apprend beaucoup. Donc, je ne m'ennuie pas, je n'ai qu'à fermer les yeux et j'entends.* [67]»

Le Maboul demeure un des romans les plus intéressants d'un moment de l'histoire de deux pays. Il dit l'opposition irréductible de deux communautés en privilégiant l'une d'elles en laissant sourdre son déséquilibre. Il se caractérise par une puissante valeur éthique qui accompagne une écriture spécifique.Dans cette œuvre où le réel et le fictif coexistent pour réaliser un remède de la rupture autrement dit il est l'endroit d'un essai de rapprochement entre les individus et

---

67 - Jean PELEGRI, cité par Dominique Le Boucher, *Une enfance pour voir l'Autre : Une enfance algérienne*, Ed Gallimard, Paris, 1997, p. 09, in http://www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

les langages. Il examine l'influence des cultures française et algérienne et les empreintes que l'autre a laissées dans le moi.

Après l'étude de l'œuvre, nous sommes arrivées à déceler une forme de partage qui s'était effectuée entre les deux acteurs du fait colonial. A la fin de notre étude, nous admettons que des erreurs aient pu se glisser dans l'usage de quelques concepts et nous sommes pleinement conscientes des imperfections de ce travail réalisé justement dans le cadre de l'initiation à la recherche

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Corpus

PELEGRI Jean, *Le Maboul*, Ed Gallimard, Paris, 1963.

Œuvres de l'auteur

PELEGRIJean,

L'Embarquement du lundi, Gallimard, Paris, 1952.

Les Oliviers de la justice, Gallimard, Paris, 1959.

L'Homme-caillou, Abdallah Benanteur, Paris, 1965.

Les Monuments du déluge, Christian Bourgois, Paris, 1967.

Slimane (pièce en quatre actes), Christian Bourgois, Paris, 1968.

L'Homme mangé par la ville (dramatique), France-Culture, 1970.

Le Cheval dans la ville, Gallimard, Paris, 1972.

Le Maître du Tambour (pièce), Théâtre Jean Vilar, Suresnes, 1974.

Ma mère, l'Algérie, Laphomic, Alger, 1989 ; Actes Sud, 1990.

Les Etés perdus, Le Seuil, Paris, 1999.

Ouvrages et articles sur l'auteur

BIZJAK Elena et DESCOMBES Abigail, Bibliographie *Avec des inédits de Jean Pélégri et une interview de Jean Pélégri par Anna Zoppellari.* Paris, 2003.

DANIEL Jean, « Pélégri l'Algérien », *Le Nouvel Observateur*, Paris, 2-8 octobre 2003.

LE BOUCHER Dominique, *Jean Pélégri l'Algérien ou Le scribe du caillou*, Editions Marsa, Paris, 2000.

LE BOUCHER Dominique, Des *textes inédits de Jean Pélégri, deux volumes, Algérie Littérature/Action n°37-38*, Editions Marsa, Paris, 2000.

LE BOUCHER Dominique, *Les deux Jean; Jean Sénac, l'homme soleil, Jean Pélégri, l'homme caillou* (correspondance 1962-1973, poèmes inédits), Montpellier, Chèvre-feuille étoilée, et Alger, Barzakh, 2002.

PELEGRI Jean, *Algérie Littérature/Action n° 29*, Editions Marsa, Paris, mars 1999.

ZOPPELLARI Anna, *Dossier Jean Pélégri*, dans « Expressions maghrébines » Vol. 6, n° 2, hiver 2007, 208 p.

Références critiques

ABDERREZAK Dourar, *Les malaises de la société Algérienne (crise de langue et crise d'identité)*, Ed. El casbah, Alger, 2003.

ACHOUR Christiane, *Abécédaires en devenir*, Ed E. N.A.P, Alger, 1985.

AHMED Mahsas, *Le Mouvement Révolutionnaire en Algérie*, Ed L'Harmattan, Paris, 1979.

AHMED Taleb Ibrahim, *De la colonisation à la révolution culturelle*, Ed S.E.D, Alger, 1973.

CAMILLERI Carmel et al, *Stratégies identitaires*, Ed Presses Universitaires de France, Paris, 2002.

CHIKH Bouamrane et MOHAMED Djidjelli, *L'Algérie coloniale par les textes (1830-1962)*, Ed Hammouda, Alger, 2003.

DURAND Jean-François, *Regards sur les littératures coloniales*, Ed L'Harmattan, Tome II, Paris, 1999.

FANON Frantz, *Les Damnés de la Terre*, Ed La Découverte, Paris, 1985.

HAMON Philippe, *Texte et idéologie*, Ed Presses Universitaires de France, Paris, 1997.

HOSSINE Bouzaher, *La Justice répressive dans l'Algérie coloniale (1830-1962),* Ed Houma, Alger, 2004.

LAGARDE Christian, *Identité, langue et nation « Qu'est-ce qui se joue avec les langues »*, Ed Trabucaire, Paris, 2008.

LUCAS Philippe et VATIN Jean-Claude, *L'Algérie des anthropologues*, Ed François Maspero, Coll. « Textes à l'appui », Paris, 1997.

MANCERON Gilles et REMAOUN Hassan, *D'une rive à l'autre-la guerre d'Algérie de la mémoire à l'histoire*, Ed Syros, Paris, 1993.

MEMMI Albert, *La Statue de Sel,* Ed Corréa, Paris, 1953.

MEMMI Albert, *Préface au portrait de coloniséprécédé du Portrait du colonisateur*, Ed Buchet/Chastel, Paris, 1957.

MOSTEFA Lacheraf, *Culture politique au Maghreb, Ed Maghreb Relations*, Alger, 1990.

MOSTEFA Lacheraf, *L'Algérie: nation et société*, Ed S.N.E.D, Paris, 1976.

RIOUX Jean-Pierre (dir.),*La Guerre d'Algérie et les Français*, Ed Fayard, Paris, 1990.

STORA Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1962*, Ed Rahma, Alger, 1996.

TAILLIART Charles, *L'Algérie dans la littérature française*, Ed Slatkine Reprints, Genève, 1999.

VATIN Jean-Claude, *L'Algérie politique. Histoire et Société*, Ed Presses de La Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1974.

Ouvrages méthodologiques

ACHOUR Christiane et REZZOUG. S, *Convergences critiques*, Ed Office des Publications Universitaires, Alger, 1990.

ACHOUR Christiane et BEKKET Amina, *Clefs pour la lecture des récits*, Ed du Tell, Algérie, 2002.

ADAM Jean-Michel, *L'Analyse des récits*, Ed Seuil, Coll. « Mémo », Paris, 1996.

BERGER Daniel et al, *Méthode critique pour l'analyse littéraire*, Ed Nathan, Paris, 2002.

BORDAS Eric, *L'Analyse littéraire*, Ed Nathan, Paris, 2004.

BOURNEUF Roland et QUELLET Réal, *L'Univers du roman*, Paris, Ed. P.U.F., Coll. « Littératures modernes », 1996.

CALAIS E. et DOUCHET R, *Thèmes de la culture générale et littéraire*, Ed Magnard, Paris, 1999.

DELCROIX Maurice et HALLYAN Fernand, *Méthodes du texte « Introduction aux études littéraires »,* Ed Duculot, Bruxelles, 1995.

ECO Umberto, *Les Limites de l'interprétation*, Ed Grasset & Fasquelle, Paris, 1992.

GARDES-TAMINE Joëlle et CLAUDE Marie, *Dictionnaire de critique littéraire*, Ed Armand Colin, Coll. « Cursus », Paris, 2000.

HAMON Philippe, *Le Personnel du roman*, Ed Droz, Genève, 1998.

JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Ed. Presses Universitaires de France, Paris, 2004.

MACHEREY P., *Pour une théorie de la production littéraire*, Ed Maspero, Paris, 1996.

MILLY Jean, *Poétique des textes*, Ed Armand Colin, Paris, 2005.

MIRAUX Jean-Philippe, *Le Personnage de roman*, Ed Nathan, Paris, 1997.

NATUREL Mireille, *Pour la littérature*, Ed CLE I, Paris, 1995.

REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman,* Ed Armand Colin,Paris, 2005.

SCHMITT M.P et VIALA A., *Savoir-lire*, Ed Didier, Paris, 1983.

TISSET Carole, *Analyse linguistique de la narration*, Ed Sedes, Coll. « Campus », Paris, 2000.

Les sites d'Internet

http://www.arabesques-editions.com/algerie/affaires etrangeres/article041507.html

http://www.idh-totlon.net/spis.php?article1939

http://cdlm.revues.org/document115.htm1

http : // www.dz.lit.free.fr/lebouch.htm/

http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=923

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_PÃ©lÃ©gri

http://ens-web3.ens-lsh.fr/colloques/francealgerie/communication.php3?id_article=234

http://forums.france3.fr/france3/Les-Pieds-Noirs-Le-documentaire/soutenu-sujet_405_3.htm

http://www.ldh-toulon.net/article.php3?id_article=459

http://www.actuabd.com/rubrique.php3?id_rubrique=29.

http://www.numilog.com/package/extraits_pdf/e2453.pdf-

http://christianeachour.net/data/albert%20camus/A%20193.doc

http://cdlm.revues.org/index13.html

http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article158

http://dictionnaire.sensagent.com/colonisation/fr-fr/

http://www.citrouille.net/algerie/jimenes1.htmhttp://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tis

http://www.melchior.fr/Le-metissage-et-la-purete-des.3268.0.html

http://www.limag.refer.org/texte/Itineraires21-22Dib

http://perso.club-internet.fr/rernould/p9rose.htlm

http://calenda.revues.org/nouvelle8046.html

http://christianeachour.net/Thematique%20albert%20camus.php

ANNEXES

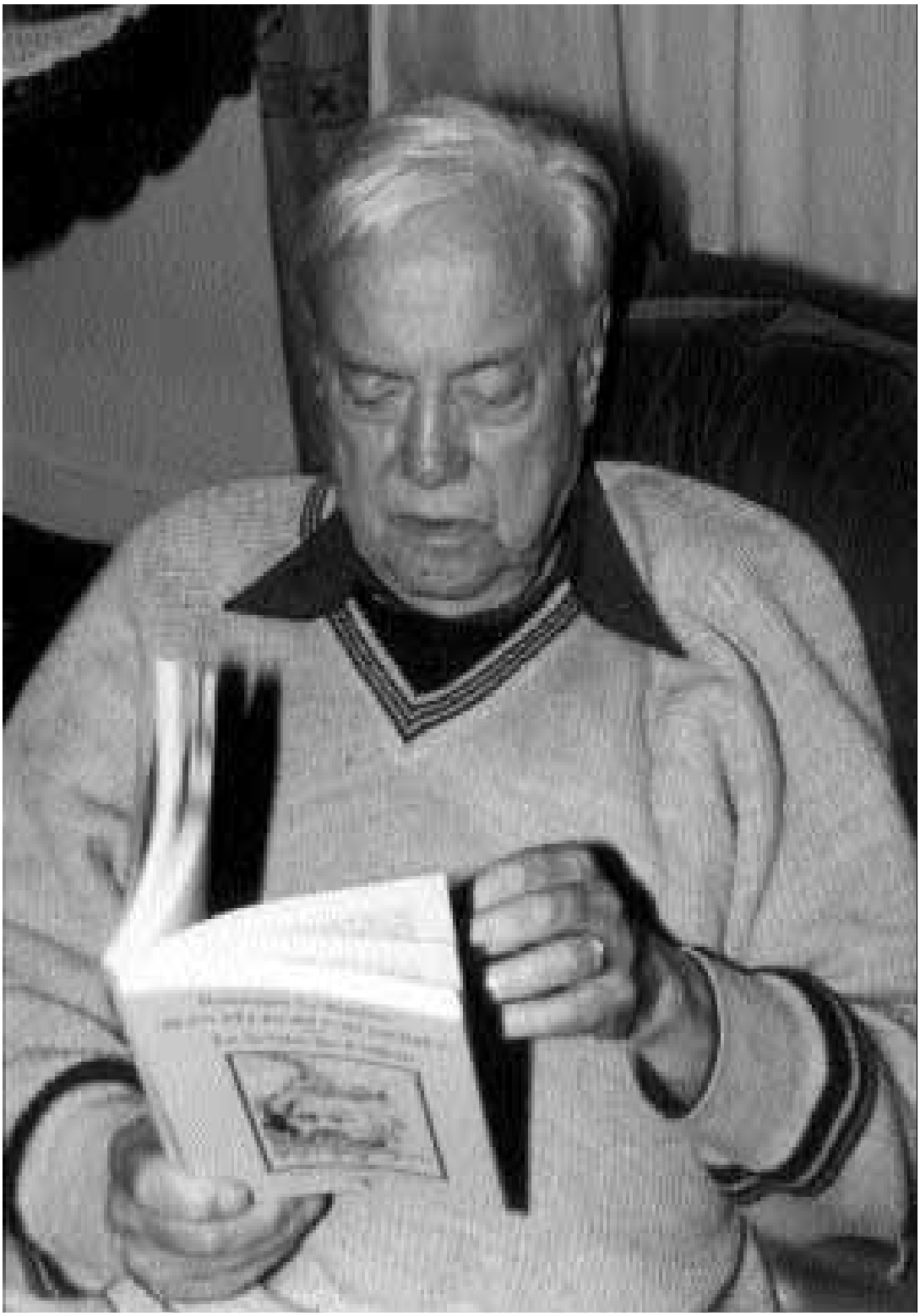
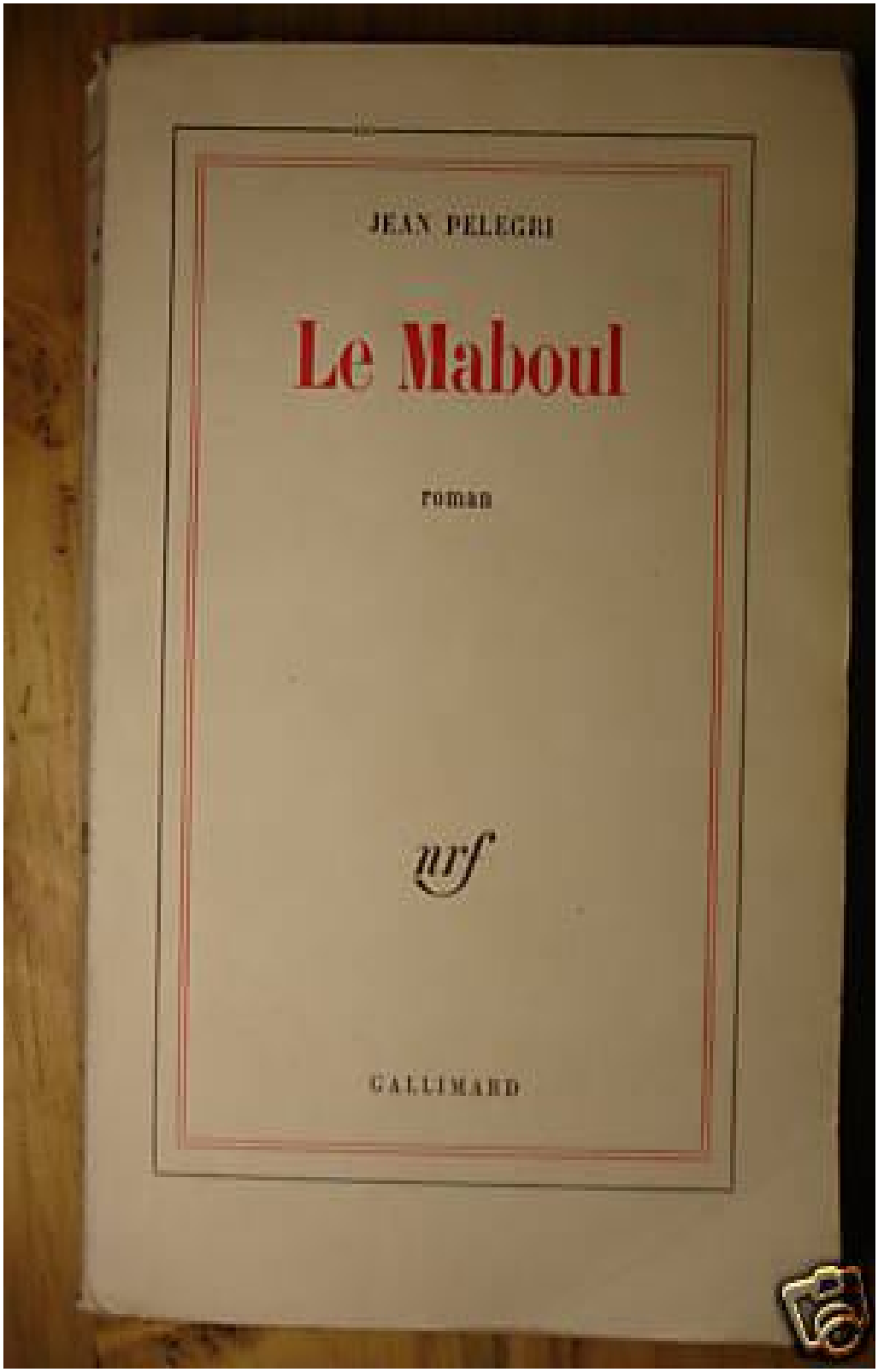
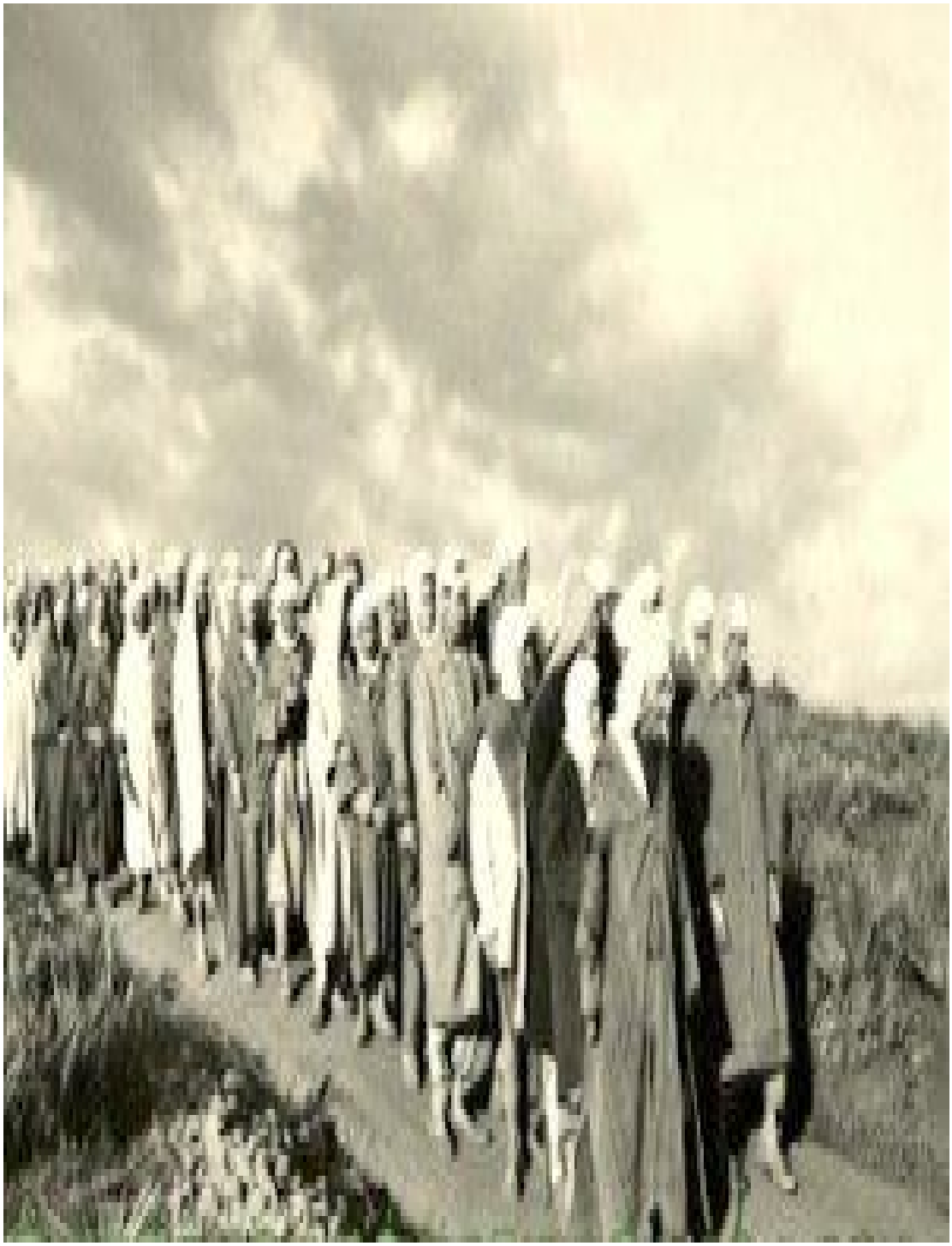


Photo de Jean Pélégri par Jacques Dumont, 2000



PELEGRI Jean, *Le Maboul*, Ed Gallimard, Paris, 1963 (édition originale)

Des photos qui montrent la situation sociale des colonisés : se sont des photos d'accompagnements d'un article qui s'intitule : « 8 mai 1945 : Les massacres français de Sétif & Guelma en Algérie » rédigé par Alain MICHEL, Militant anticolonialiste Guyanais, inhttp://ugtg.org/article_899.html



Jugements et témoignages sur *Le Maboul* de Jean Pélégri :

1)- Bokhalfa, « Le passé n'est pas passé », James Blue, 1962.

> « *Il en naîtra, en 1963, dans la douleur de l'exil, son chef d'œuvre* ***« Le Maboul »,*** *un livre sans équivalent recréant une langue rauque où les mots du français se moulent dans les structures de la phrases orale arabe et dans la pensée transcendante de Slimane le simple.* »

3)- Mohammed Dib, *Simorgh*, Albin Michel, Paris, 2003 [son dernier livre].

> *« Jean Pélégri, algérien de naissance et l'un des plus grands écrivains d'aujourd'hui, plus grand que Albert Camus en tout cas, reste toujours ignoré en France. Pourquoi ? Parce que, pour marquer son appartenance au territoire algérien, il l'a compissé si fort qu'il a créé à son usage une autre langue française. Et là, le public français a renâclé, n'a pas voulu de lui.*»

4) Jean Daniel, « Pélégri l'Algérien », *Le Nouvel Observateur*, Paris, 2-8 octobre 2003.

> *« Aucun écrivain français d'Algérie, pied-noir comme on dit aujourd'hui sottement, n'a accepté comme il a fait l'Algérie tout entière et telle qu'elle était depuis toujours. Peut-être, à la rigueur, le poète Jean Sénac. Mais ni Gabriel Audisio, ni Emmanuel Roblès, ni Jules Roy, ni Albert Camus ne se sont sentis, comme* ***Jean Pélégri****, aussi naturellement que lui, fils de toutes les Algériens, arabe, berbère, espagnole et française. Depuis les* Oliviers de la justice *jusqu'au* **Maboul***, c'est un véritable cantejondo de l'Algérie paysanne qui est chanté par lui dans sa complexité baroque.* Le Maboul *est,*

avec Nedjma *de Kateb Yacine, le seul roman faulknérien de notre littérature. »*

5) Jean Pélégri s'explique sur cette « influence » que Camus aurait exercée sur son roman, *Le Maboul* :

> « *Un vieil ami de la maison Gallimard, M. Hirsh, qui aimait beaucoup le livre, m'a fait un jour remarquer que j'avais écrit en somme une sorte d'*Etranger *retourné. Mais avec un personnage plus complexe et une motivation ambiguë qui relevait plus de la tendresse que du « racisme ». Pour le reste, me disait-il, le même soleil, le même affrontement sanglant entre deux jeunes hommes, et à la fin, le même meurtre sans raisons apparentes. Je n'y avais pas pensé un seul instant. Pendant la rédaction du livre, je n'avais pensé à Camus qu'une seule fois: lorsque Slimane va à Alger pour voir à la morgue le corps de son neveu. Du haut de la colline de Kouba, il aperçoit pour la première fois la mer - et c'est à cet instant que j'ai pensé à Camus (...). Mais comme on ne sait jamais ce qu'il en est des influences et des réminiscences - ni du chemin qu'elles font en vous, il se peut donc qu'obscurément, et par toutes sortes de détours, Camus soit présent quelque part... De toute façon, je crois qu'il vaut mieux ce chemin que celui de l'idolâtrie. On ne se débat en profondeur contre quelqu'un que si on l'aime et que s'il vous a marqué.* »[68]

6)-J. Pélégri, Exergue aux "Paroles de la Rose" in *Ma mère l'Algérie*, 2000.

> «*Je pense à Bokhalfa son meilleur camarade d'enfance avec lequel il jouait lorsqu'il était à la ferme, et qui inspirera le principal personnage de son œuvre, Slimane. Slimane que l'on va suivre du* Maboul*, aux* Monuments du Déluge*, et à la pièce de théâtre qui porte son nom, jusqu'au* Cheval dans la ville *où l'on retrouve dans le*

---

[68] - Bulletin de la Société des études camusiennes, n°33, mai 1994.

personnage qui n'a pas de prénom, une sorte de Slimane citadin. C'est également Bokhalfa qui dira lui-même un des plus longs monologues du film tourné à partir des Oliviers de la justice. *»*

7)-Christiane CHAULET ACHOUR, *Méditerranées littéraires : Algérie (1937-2007)* :

« *Son roman de 1963,* Le Maboul*, tente, par ses métaphores et ses symboles, de concilier les contraires plus comme des complémentaires que comme des incompatibilités en donnant la même force aux deux cultures en présence, en retenant des objets symboliques doublement signifiants : pierre, figuier, lune, soleil, laurier-rose : parce que les paysages, comme il l'écrit dans un essai récent, ″matrice de notre mémoire […] nous constituent à jamais.″ Alors l'image d'une ″Méditerranée ″ se fait plus positive : une Méditerranée humaine où les ennemis d'hier se ressemblent et retrouvent une histoire commune, faite ″d'entretiens, de conciliabules, d'échanges, et parfois de tendresse.″* »

Interview de l'écrivain, le 6 mai 2003, quelques mois avant sa mort :
« Le souvenir se redouble».

BT2: La source de votre écriture est l'Algérie, ses paysages, ses êtres, sa culture, et les douleurs. L'Algérie de l'enfance, de la jeunesse, mais aussi celle dont vous dites que, malgré la séparation, vous continuez à « l'habiter, tous les jours, toutes les nuits ». Comment garde-t-on en soi son pays, et l'écriture de son pays, quand on est en exil ?

Jean Pélégri: On garde le souvenir. Le souvenir se redouble. On l'arrange plus ou moins, sans faire exprès: on retient certaines choses, et on en repousse. D'autant plus que cela fait très longtemps.

BT2 : Y a-t-il un de vos livres que vous mettriez comme axe et centre de votre œuvre ? Cet axe et ce centre dont vous écrivez qu'il vous est nécessaire dans la création, et que c'est le paysage algérien qui vous l'a appris, ainsi que la rencontre de quelques êtres, issus de, et portés par ce paysage.

JP : Ce n'est pas évident... Le premier livre. Peut-être est-ce lui le plus authentique, encore chargé de l'Algérie. Je garde au fond de moi un souvenir impérissable, et ce qui se fait ici ne m'intéresse plus beaucoup.

BT2 : Comment la culture originelle intervient-elle dans cette spiritualité, et cette spiritualité dans l'écriture de la pensée ?

JP : Spiritualité, c'est un mot un peu vague. Mais j'ai une grande admiration pour San Juan de la Cruz, par exemple. Lire ses textes, au-delà de l'écriture, de la pensée, c'est intégrer une façon d'être.

BT2 : Mohamed Dib vient juste de mourir, cela vous touche de près : le grand poète, l'ami.

JP : Cela m'a fait un grand choc. C'est un deuil pour moi. La perte de l'ami, le plus grand ami que j'aie jamais eu. Nous étions intensément d'accord, proches. C'était un être tellement délicieux : jamais la moindre méchanceté dite sur quiconque. Moi, il me taquinait, Il riait de certaines de mes... comment dire? Véhémences. Très grand deuil.

Pour conclure, Jean Pélégri insiste sur le fait que, tout en accordant de l'importance à l'origine et à l'identité, il ne faut surtout pas réduire un écrivain et son œuvre à une appartenance. L'œuvre véritable rejoint l'universel.